

"Sa jeunesse étaient dans l'admiration et lui paraissaient
"volontiers quelques échappées bientôt réprimées et toujours
"réparées.

"Sa ferveur. Il suffisait de la voir ou de
"l'entendre prier pour sentir son ame attirée vers
"Dieu. Que de fois ses filles s'écriaient : « Oh ! que
"notre Mère est fervente ! Oh ! que je voudrais avoir la
"ferveur de notre Mère ! »

"Sa régularité. Elle fut toujours très exacte
"à tous les exercices quels que fussent d'ailleurs ses
"travaux et ses empêchements. Déjà très malade,
"elle suivait tous les exercices de la Communauté
"même la Méditation du matin. Si on oubliait
"volontairement de la réveiller (l'ayant entendue
"souffrir toute la nuit) elle s'en plaignait tristement
"Vous voyez donc, disait-elle, que Sainte-Marthe me
"revient pour sa fille ; n'aurai-je pas le temps d'être
"privée de tout. Lorsqu'elle ne peut plus sortir de
"sa cellule et même de sa couche, elle ne cessa point
"de pratiquer sa règle tant aimée. Prière, oraison,
"examen, lecture, chapelet, tout se faisait, sans
"à l'heure à cause des crises très fréquentes, au moins
"dans les intervalles de celles-ci. Un petit calvaire
"recevait comme une relique, prouve quel soin elle
"mettait encore à son examen particulier; jusqu'au
"moment où la paralysie la priva de son bras droit
"elle nota ses chutes quotidiennes, et les addictions
"chaque semaine. Afin de ce tenir en veille, elle
"changeait chaque mois de sujet. Aux premiers
"jours d'avril 1900, déjà mourante, elle s'examina
"nuit sur l'oraison !... (elle expira le 10 avril de cette
"même année)

"Notre chère Mère Savoie qui elle était
"atteinte mortellement et, sans désirer la mort,
"s'y préparait avec résignation. « Pourquoi me
"agitez-vous tant, disait-elle à son infirmière, vous
"allez bien que vous ne pouvez pas me guérir
"que, bientôt, il faudra nous séparer. » Et
"la Soeur paraissait épuisée. Alors, alors,

" tait-elle, ne nous sensibilisons pas ! Nous avons besoin
" de tout notre courage "

" Non - Seulement elle acceptait la
" mort, mais surtout elle s'y préparait avec bon - Fendant
" les 3 mois de son Noviciat à Périgueux, elle avait re-
"- Suivi toutes les instructions de Monsieur l'Abbé d'Monthun,
" le Saint et dévoué Collaborateur de Monseigneur Georges
" dans l'œuvre de la fusion. C'était le mat à mat,
" à l'expression originale, mais toujours saisissante
" à qui l'on se souvrait jamais. Elle avait conservé tous
" ses cahiers et n'avait plus trouvé le loisir de les
" revoir. Mais quand revint la date de ces pieux exercices
" de la maladie la rendant incapable de s'occuper d'autre
" chose : " Je veux, dit-elle, essayer de me retrouver
" dans la ferveur de mon Noviciat, me bien préparer
" à l'anniversaire de ma profession, le dernier que je
" passerai sur la terre ! " Et elle repit ses cahiers et
" jour par jour, heure par heure elle les médita.
" Décembre, Janvier et Février se passèrent ainsi
" Qu'elle était contente quand une de ses Sœurs qui
" avait aussi connu Monsieur de Monthun pouvait
" se joindre à elle : " Ma Sœur X et moi reçussions
" notre vieillesse, disait-elle à une de ses anciennes
" filles presque à la veille de l'agonie, il nous sembla
" que c'est encore le Noviciat et nous étions heureuses
" Hélas ! ce bonheur ne devait pas durer ! Ni
" les soins les plus affectueux, ni la Sœur la plus
" éclairée et la plus dévouée ne purent empêcher la
" terrible maladie ! Et le 10 avril mil neuf cent,
" après une longue et cruelle agonie, absolument
" contraire aux prévisions des médecins, elle nous
" quitta pour aller joindre, nous l'espérions, de la
" récompense promise à tant de traverses et de souf-
" frances, ayant bien accompli en elle ces paroles
" de nos Saints livres placés si à propos au verso
" du Souvenir mortuaire : " Elle ne connaît que
" Dieu et son devoir. Elle eut dans l'action un
" courage viril. Son cœur fut plein de force,
" de gaieté et de bonté. (Judith XV)

„ Elle mit la main aux grandes et aux petites choses. Ses œuvres la pousseront dans l'assemblée des justes. (Prov. XXV)

„ C'était le mercredi Saint. Les exiges de la grande Semaine firent mettre les funérailles au lendemain. Les prêtres étaient retenus à leurs confessionnaux. Tous de religieuses eurent le temps d'arriver. Le convoi fut donc très simple; mais plus simple et plus pauvre encore est la dernière demeure jusqu'à ce qu'elle repose dans ce cimetière de Lourdes.

„ Le Seul du diocèse qui ne Soit pas éloigné et qui a une modeste croix de bois blanc dans son marquage unique a place!....

„ La grande et belle âme se fortement rassemblée pour la Sainte Laurier, si ardente dans la pratique de l'humilité et de l'abnégation doit applaudir à cet état de choses si dououreux à nos Coeurs.... Au Ciel Notre bonne Mère assistera à pleins bords le divin amour qui fut ici-bas l'unique passion de Son Coeur, l'unique mobile de Ses actes, l'objet principal de ses pensées et le but très ambitionné de tous ses efforts!. Que Dieu importe les honneurs de la terre!!!

10 Avril 1900

Oxomes et Oraisons jaculatories aimées de Mère Thérèse:

Au jour le jour, „ C'est dans les corps chastes qui habillent les grands coeurs, Mère Thérèse. 912. Jamais les lauriers n'ont germé dans la fange ” notait toutes ses „ Aime Dieu et Suis ton chemin ” décisions, ses efforts, „ Mon Dieu ! anéantissez ma volonté ! ” ses travaux, ses difficultés, ses obstacles. „ Que le Seigneur fût notre Secours ! ”

ces qu'il fallait de Je dois être supérieure à toutes : en humilité ! . Seigneur aide-moi à vaincre, les mauvaises volontés ! Mon Dieu j'ai confiance en vous !....

... Mon Dieu vous me restez ! Je ne veux que votre gloire et le Salut des âmes ! ”

de triompher, les malades qui sont de l'amour Divin ! — Oh ! humilité ! humilité ! ”

— L'apprenti que la volonté de Dieu soit faite

laisse au cœur à faire moi la grâce Seigneur de faire en ce monde le plus grand malheur infligé par l'amour a fait que je suis celui de votre fils

- et où travers ces notes " Mon âme pourquoi me trouble-tu ? Je veux être à Jésus,
berçais et concis à " O mon Dieu aidez pitié de mon âme !... Mon Dieu
chaque instant faillis " gardez-moi !... Mon Jésus, je veux être à vous toujours.
D'aut un cri de foi, " Belle clôture de retraite des enfants : Mon Dieu faites fructifier
la confiance d'amour la Sérénité !
un appel au " Petit évoi ce Soir : Mon Dieu gardez nos enfants ! Sauvez la France
Divin époux ou à " Que la Très Sainte Vierge veille sur la Congrégation et fait
la plus grande !...
Nous en avons trans - " Mon Dieu éclairez et touchez les âmes !
crit quelques-uns " Après l'extrême-onction T. Hedwige Brugière éprouve une amère
ce contre x' " Sensibilité !... Mon Dieu nous avez-vous exaucés ?... Mais
" c'est un ange qui fuit les boîtillures de la terre... Nous
" Dieu que votre volonté soit faite !...
" Communauté de X en détresse... P. Dousse est le nécessaire
" va manquer : Mon Dieu, aidez-moi !...
" Ma fille, ma chérie fille morte !... Il je ne puis prier... C'est pour
" faire une grâce d'avoir donné une belle âme au Bon Dieu !...
" Les médecins augurent mal de l'état d'incertitude de S. Cécilienne... 26
" Janvier 1893 " Virge priez pour nous !...
" Officier de l'H. C adopté ! Glorie à Marie !...
" Nous sommes encore dans l'incertitude au sujet de... Mon Dieu,
" priez-nous !...
" Propositions inacceptables... Mon Dieu Soyez notre défense !...
" Je suis brisé de fatigue et ne puis me reposer... que Jesus soit
" mon sauveur !...
" Que M. Augerme fasse tout bonnes à la plus grande grâce !...
" Je suis au lit avec influenza, fièvre, vésiculose : Deo Gratias.
" Fais mauvaise nuit. Mon Dieu, ai-je bien souffert ?...
" Avec du calme je pourrais vivre... Oh ! fait !...
" J'ai fait la Sainte Communion dans mon lit : que N. S. ait bon
" de venir me visiter !...
" Je me ménage pour durer... Est-ce bien nécessaire ?... Que la
" volonté de Dieu soit faite !...
" Notre Dame du Bon Conseil. Je veux la fêter ! Je communique
" à l'infirmerie avec S. Cécilienne la pauvre martyre et j'entends
" la messe à la tribune...
" Je me lève pour fêter la P. S. H. Nous commençons à visiter
" l'officier de l'H. C...
" Je finis ce matin ma retraite. J'achève aussi ma couve
- 26 avril 1893
- mai 1895
- mai 1895

"l'essence. Je descend au réfectoire, à la Salle de Communauté."

"Comme il fait bon se trouver au milieu de ses frères !..."

"C'est un présent du Ciel. Le Ciel, c'est aujourd'hui ta fete
"mon amie tu es-tu bien ?..."

"Mon Dieu, fais le bien que je ne puis faire !..."

"O Vierge d'Avila !... Que je brûle comme elle des flammes
"de l'amour divin !"

"Seigneur ! donnez-nous des Saints !..."

"Que les Saints nous protègent ! - Travailleur à devenir
"des Saints. Nos Saints Mères protégez-nous !..."

"S. Ursule (Espanol) fait ces vœux sur Son lit !. Chère

"chère enfant, c'est pour l'Eternité

"(19^{me}) Je mets sous la protection de Sainte Gertrude, la
"petite retraite que je commence ce Soir : Le Coeur de Gertrude
"c'est le Coeur de J.C.

"Mort de S. Louise Luylagarde à 10 h du soir, mort
"de S. Ursule à 2 h du matin ! Je suis attristée par
"ces deux morts ! Mon Dieu, ayant fait de votre Congrégation
"et de ma pauvre amie !..."

"J'ai médité toute la journée sur la Croix et la Passion de
"Notre-Dieu ; journée trop courte !..."

"Que de grâces !... Retraite déjà finie !... Mon Dieu, gardez-moi

"Que la L. A. Y. veille sur la Congrégation et sur la M.^e

"Mort consolante de S. Aurèle Coq. Quoique prompte, cette

"mort n'a point été imprévue ! C'est de dieu d'avoir !

"Enfin je me lève et vais communier presque évanoui ;
"les jeunes ne tiennent pas. Mon Dieu je suis entre vos mains
"vous savez pourquoi je voudrais vivre. Je ne puis dire
"encore mon "Nunc Dimittis", rien n'est fait.

"Avalanche de mauvaises nouvelles ! Que le Sacré-Peur

"nous délivre et nous sauve !..."

"M^e X insiste pour ... Que St Joseph dispose les esprits
"et les coeurs !..."

^{A l'annonce d'un mariage} "Mon Dieu que ils soient heureux du bonheur que vous donnez !"

"Jesus demande, non à Jean, mais à Pierre, frêcheur d'il l'amie
"plus que les autres ! C'est la Confiance qui ravit le cœur de
"Notre-Dame. La confiance efface mieux encore que
"les absolutions les misères de nos âmes !..."

^{À la nomination d'une Sup^{re} M^e} "Mon Dieu servez-vous d'elle pour votre plus grande gloire."

Parmi les difficultés, la meilleure politique est la Simplicité

S^r Nathaline Chamonoux
Converse

Mémoires

Nous connaissons Sœur Nathaline appartenant à une pauvre famille de cultivateurs. Son Père Blaise Chamouloac et sa Mère Marie Sabat étaient métayers du Baron de Véroneil et leur petite Françoise vint au monde dans cette partie de la Dordogne qui avoisine le Limousin. Elle aimait son Bourg natal et la vieille église dédiée à Saint-Saud que le Domine et le protège. Elle y fut baptisée peu d'heures après sa naissance le 1^{er} Janvier en la fête de la Purification de la Très Sainte-Vierge, le 2 février 1849.

Deux frères et une Sœur avaient précédé la petite Françoise à l' humble foyer de la métairie. Ils suffirent bientôt à tous les travaux des champs de sorte que Françoise fut louée de bonne heure à un fermier voisin. A cette époque les paysans étaient fort tendres même pour leurs enfants. Les maîtres de la petite fille furent très durs envers elle. Beaucoup de travail, très peu de nourriture, de frigides et sévères réprimandes accompagnées de violentes taloches firent à Françoise une vie douloureuse très nuisible à sa Santé. A peine vêtue, la pauvre petite bergère devait chaque jour subir les intempéries des saisons durant de longues heures. Elle gelait, elle souffrait cruellement de la faim et s'échappait parfois pour aller demander à sa Mère un morceau de pain ! Il arriva même que ce Secours ne peut lui être donné le pain faimulé fait au logis paternel ! Alors Marie et Françoise pleuraient ensemble et la petite fille, rassurée seulement par les larmes de sa Mère, s'empressait de rejoindre son troupeau trop heureuse lorsque, son absence n'ayant pas été remarquée, elle n'était au retour ni battue, ni privée de la chétive portion de soupe ou de pain noir. Un tel régime fut très nuisible à la Santé de Françoise, elle se développa peu, elle se développa mal et fut de bonne heure atteinte de douleurs étranges et cruelles qui l'ont torturée jusqu'au tomber

Blaise Charnouzeau ayant échangé la métairie de Saint-Amand pour cultiver d'autres terres plus voisines du château de Puyraveau, (résidence d'été des barons de Vercilla) Françoise fut placée chez nos Soeurs de Piégut vers l'âge de 18 ans. Alors elle n'eut plus à souffrir de la faim, ni du froid et l'atmosphère pieuse du Couvent quitta les meurtirasses de son jeune cœur demeuré bon et pur, pieuse et candide à travers toutes les tribulations de cette jeune existence. Un peu timide, un peu craintive, elle paraissait lente à accomplir la modeste besogne et s'attirait avec quelques grondesies de la part de notre bonne Soeur Hélène Dupuy. Mais Mère Clémie, qui observait de près la jeune fille, augurait bien de son application à tous les travaux qu'on lui confiait, de son obéissance simple et silencie, de son amour pour le veueillement et la prière. Ainsi cette bonne Mère, chercha-t-elle, à instruire Françoise de tous les devoirs de bonne Chrétienté; elle lui fit connaître l'histoire Sainte, l'Évangile, les Actes des Apôtres, un précis Avertissement de l'histoire ecclésiastique; elle développa l'amour instinctif qui entraînait vers Dieu ce jeune cœur et, mettant le comble à ses biensfaits, elle conçut la jeune Servante au Noviciat le 1^{er} Septembre 1872.

Nette bonne Mère Angèle fit à Françoise le tendre accueil qu'elle réservait toujours aux petits, et celle-ci lui ouvrit toute son âme: la jeune prétendante avait toujours aimé le Bon Dieu, pardonnant ceux qui la faisaient souffrir, et l'intrigue avec la garde de la chasteté par la fuite de tout ce qui aurait pu la berner tant soit peu. En maintes occasions d'ailleurs, on le vit, Françoise avait donné des preuves non équivoques de son amour pour la belle vertu. Elle si timide, si calme, si amie du Silence, tout adolescente encore où l'avait endeuillée, d'un ton indigné, flétrir hautement ceux qui avaient osé proférer devant elle, quelque parole contre la vertu des Anges. D'ailleurs notre jeune fille avait un grand attrait pour le Sacré-Cœur; on l'avait toujours trouvée fréquenter les dévotions, à l'oublier durant les 18 années qu'elle avait passées à Piégut.

Le Noviciat n'eut pas de peine à développer ces dispositions excellentes. L'humilité, la humilité, la ferveur de Françoise s'y développèrent et ce fut avec une grande allégresse qu'elle revêtit le Saint Habit, en la fete de

Notre-Dame de la Merci le 24 Septembre 1871. Je ne sais pourquoi la nouvelle Novice fut placée sous le patronage de Sainte-Nathalénie. Quoi qu'il en soit elle fit de réels progrès et de grands efforts pour augmenter dans cette vie pauvre de l'entourage, son amour pour Jésus, sa générosité à pratiquer les mortifications humiliantes, l'abnégation, à embrasser avec ardeur tous les travaux. « In avant » était sa devise, mais on ne vit jamais plus de simplicité et de calme dans la pratique de la vertu.

L'éducation ainsi donnée au Novice, ayant été couronnée, le 2 octobre 1875, par l'émission des Sainctes œuvres, S. Nathalénie fut tour à tour envoyée dans diverses maisons de la Congrégation et partout où la trouva telle qu'elle s'était montrée dans ses années de probation, je veux dire obéissante d'elle-même, embrassée d'amour pour le Bon Dieu et absolument dévouée à toutes les œuvres, à toutes les malades, et, dans la modeste mesure où elle le pouvait, à toutes les œuvres. Toujours humble et douce, elle se multipliait modestement, doucement cherchant toujours à demeurer inconnue et cachée. Partout, elle a laissé de bons et fidèles Souvenirs. Nous avons seulement Saint-Fardoux-la-Pivière, Castillonnes et Lormane. Soeur Nathalénie retrouve sa mère bonne Mère Thérèse, elle lui prodigua des attractions respectueuses et filiales; fit son bonheur de la veiller en sa dernière maladie (soulignant qu'elle même souffrait déjà beaucoup) Elle recevut son dernier Soupir... Le Souvenir de la patience et de la résignation pratiquées par cette Thérèse Mère en ses terribles souffrances servit d'encouragement et de réconfort à Soeur Nathalénie lorsque vinrent aussi pour elle les heures du dernier et si pénible combat. De Lormane elle vint à Marciel en 1900. C'est là, là qu'après avoir travaillé, prié et souffert elle vit s'achever son martyre. Les cinq dernières années, elle ne pouvait plus quitter la chambre où le lit, mais elle demeurait sereine et adhérant amoureusement à la volonté crucifiante de son divine Père. Elle accueillit la mort le sourire aux lèvres faisant avec joie le sacrifice de sa vie pour la France, pour notre Congrégation, pour

L'obit de

Sa sœur (religieuse) pour un neveu mobilisé, pour tous les frères
 Après avoir reçu les derniers sacrements, elle s'endormit doucement
 entre les bras de Notre-Sauveur le 22 X^{bre} 1916 à l'âge de 67 ans
 dans la 41^e année de sa profession
 22 X^{bre} 1916

S^r Eustache Louron

S^e aînée

Jean Louron et sa digne épouse Catherine Bruel
 habitaient le petit bourg de Lourmire, arrondissement d'Aurillac. Concierrement honnêtes et chrétiens, ils employaient
 leur vie à glorifier Dieu par une obéissance amoureuse et
 exacte à tous ses commandements. Laborieux et de goûts
 fort simples, ils vivaient modestes et heureux entourés de leurs
 cinq enfants (trois garçons et deux filles). Ceux-ci veillaient
 leurs parents et s'efforçaient de les faire faire par leur assi-
 duité au travail et la plus excellente conduite. Timides, et
 les jeunes gens se firent de bonne heure une place honorable
 dans la vie. Une des filles épousa, toute jeune encore, un
 honnête négociant en cuir et viel avec lequel il fut marié.
 L'avant dernière enfant, Elise demeura près de ses parents
 heureuse d'employer à charmer leur vieillesse les belles amies
 de sa vie. Très pieuse, très douce, très habile en travaux
 manuels, d'un ordre minutieux, d'une propreté éternelle,
 elle était vraiment l'orgueil de son père, la joie de sa Mère,
 le modèle des jeunes filles de la Paroisse, la gloire de la
 Congrégation des Enfants de Marie. Cherissant par dessus tout
 la vertu des Anges, la modeste jeune fille évitait avec soin
 tout ce qui y pouvait porter atteinte et demeurait sourde
 à toutes les propositions de mariage.

Son ambition était toute
 concentrée en deux amours : celui de Dieu et celui de ses bons
 parents. Et, sans doute, le second se déroulait indéfiniment
 exercé au détriment du premier si le Bon Dieu n'eût brisé
 les liens et broyé le cœur de la jeune fille en rappelant à Lui
 son Père et sa Mère ! Dès lors tout parut dépourvu ici-bas à
 ce cœur si tendre et si dévoué. Tout éprouvé, elle quitta le

Cantal et vint à Périgueux se réfugier près de sa sœur chérie. Ne voulant point cependant grever le budget de M^e et de M^{me} Bordes, déjà chargés d'enfants, elle se procura une place de femme de chambre et ne tarda guère à se mettre en relation avec Sainte-Mathie (dont ses petites nièces fréquentaient les classes). Séduite par notre vie de dévouement, elle désirait l'embrasser sans oser en solliciter la faveur : Agée de 32 ans déjà, pourrait-elle encore être admise?...

Sur ces entrefaites son beau-frère lui proposa un parti avantageux et la pressa très vivement de l'accepter. Ces instances étaient une souffrance pour notre jeune fille, car Monsieur Bordes, ne comprenant rien à ses refus persistants, l'en montrait très contrarié et même un peu irrité. Ce fut alors que, tout angoissée, Eulalie confia à sa sœur ses désirs de vie religieuse, désirs irréalisables peut-être... mais si ardents!...

Le dévouement fraternel de M^{me} Bordes eut bientôt trouvé le moyen de trancher ce nœud gordien. Il se recourut à Sainte-Mathie, elle vit la Supérieure Générale (Mère Thérèse Villereal à la fois si virile et si bonne) et quelques jours plus tard elle franchissait avec joie le Sol béni du Couvent !

Le Noviciat était alors dirigé par Monsieur l'Abbé Desproux de Sainte-mémoire et par notre si vertueuse Mère Thérèse Vigier. Sous cette triple autorité à la fois sage et forte, docte et éclairée, ferme et maternelle, notre jeune fille sentit s'épanouir en son cœur toutes les ardentes tendresses du divin amour et, ainsi enivré, soutenu, portée par la grâce, elle franchit très heureusement les premières étapes de sa probation. Le 21 Septembre 1891, en la fête de Saint Mathieu, elle reçut le Saint habit (des S^{rs} Pauvres) et reçut le nom de Soeur Eusthyème (en l'honneur de son saint directeur le R. P. Eusthyème, alors Gardien des Capucins). L'épreuve attendait la jeune Novice au lendemain de ses magnifiques fiançailles avec le divin Roi. Par suite d'un choc violent au poignet, le bras droit de Soeur Eusthyème devint insuffisant à tout effort un peu pénible, un peu long. Le litige, en lequel elle exultait

lui devint même impossible) Sous l'empire de cette souffrance, le courage de la jeune Soeur faiblit... elle craignit de ne pouvoir être d'aucune utilité à la Congrégation si elle y demeurait et de n'être plus être en état de gagner sa vie si elle y sortait. Cette double préoccupation bouleversant nuit et jour l'esprit et le cœur de Soeur Euthyme, on vit bientôt son humeur s'altérer et devenir sujette à des inégalités regrettables et à d'aigres tristesses. Dans ces conditions le Noviciat dut être prolongé, mais Jésus fut vainqueur et, le 25 mars 1895, notre chère Soeur bien pacifiée, bien confiante la Terre Sainte Vierge s'abandonna entièrement, dans toute l'ardeur de son ame, dans toute l'énergie de son cœur, à la main crucifiante du céleste, mais tout sanglant Espous qui la voulait sienne à jamais.

La vie religieuse de S^e Euthyme s'est déroulée surtout à Bergerac et à Périgueux elle a exercé simultanément les fonctions de portière, de robesière, de carrière et de réfectorière à la Miséricorde y demeurant vertueuse, pieuse, douce et patiente parmi de nombreuses et fort épineuses difficultés. Après quelques intérieurs à l'Hôpital de Bergerac, au Noviciat et au Ghoul, elle revint à la Maison Mère en 1907 et y consuma humblement sa vie dans le pénible emploi de Commissionnaire jusqu'en 1915. Privée de l'air pur de ses montagnes, privée de la nourriture lactée de l'Auvergne, S^e Euthyme avait senti sa santé décliner et les forces diminuer peu à peu.

Malgré tous ses efforts, cet état de souffrance l'attristait trop pour ne point assombrir quelque peu son humeur et la rendre irritable quand (ne se doutant point de son épuisement), on lui demandait plus qu'il ne lui était possible de faire. Ces défaillances morales lui étaient une grande source d'humiilité et, pour les réparer, elle redoublait de ferveur, d'attention, de vigilance, d'exactitude à ses surveilles, d'efforts laborieux pour suffire à sa tâche devenue beaucoup plus pénible encore par le fait de la guerre.

Cette cruelle guerre enleva à quelques mois de distance les deux fils de Sa Soeur deux jeunes gens vraiment modèles pleins d'intelligence et d'aisance

faire et de verte. Malgré toute l'entière bonne volonté de la chère Soeur et son complet abandon à la divine volonté ce double deuil acheva de ruiner Sa Santé. Elle eut la consolation de recevoir ici Sa Soeur (venue à Avrille depuis nombre d'années) et de confondre pendant quelques jours ses larmes avec les Siennes; elle s'efforça de remonter le courage de cette pauvre Mère dévouée... et, l'ayant vue partir, elle s'affaissa de plus en plus. Malgré les efforts de nos bonnes Mères et de la Soeur infirmière on ne peut plus enrayer ce dépitissement.

Tentant un nouvel essai, on envoya, dans le courant de 1915, la chère malade à Sainte-Barbe où le grand air, le calme, le repos absolu semblaient devoir être autant d'agents de guérison rapide.

Elle eut un profond chagrin de quitter la Maison-Mère, car de l'autant mortellement atteinte, elle n'espérait pas la revoir. D'autre part l'isolement, l'inaction, l'éloignement de l'église, la privation de la Sainte Messe, de la Sainte Communion furent à Soeur Lutryne des causes de continuels et très durs sacrifices. Tous furent sanctifiés par le divin amour.

Suppliant à tout ce que la chère Soeur eut tant voulu pouvoir ou avoir, Jésus se fit plus présent, plus doux, plus aimant, plus Père, qu'il n'en avait jamais été pour sa pauvre petite épouse.

Il l'a rappelée à Dieu le 28 Janvier 1917, dans la 59^e année de son âge et dans la 21^e de sa profession.

28 Janvier 1917

La famille de Soeur Lutryne a fait porter la chère dévote dans le Caveau de notre Congrégation à Lérigneux; elle y repose depuis le 31 Janvier mil neuf-cent-dix-sept.

Mère Angèle Marlat

La Miséricorde

Le 10 février 1917, parmi les blancheurs de la neige, nous
 (cimetière de Bergerac) accompagnions au champ du repos une vénérable religieuse de
 84 ans, Mère Angèle Crouzille Marlat.

^{20 Ennis}
 Dans la Chapelle
 De la Miséricorde

Sixante-cinq ans en arrière,
 à la même date du 10 février, cette chère Mère s'envolait par les
 voeux de religion^(*) dans la vie apostolique qui elle a si généreux-
 ment menée dans notre Congrégation de Sainte-Marie

Tancarins l'avait vue naître. Sa famille, profondément
 chrétienne, lui avait inculqué l'amour du devoir et de l'apostolat.
 Le fut surtout son grand père paternel qui forma son ame à la
 solide piété comme il en avait formé tant d'autres au lendemain
 de la Révolution. Si ce généreux Père n'eut dépensé toutes
 ses forces pour enseigner le Catéchisme aux enfants et aux adultes,
 les paroisses de Tancarins et des environs, privées de prêtres, seraient
 restées dans la plus profonde ignorance des vérités chrétiennes.

Assise sur les genoux du cher aîné, la petite Catherine, rece-
 vait chaque jour cette formation morale que sa précoce intelli-
 gence s'assimilait merveilleusement. Ce fut la source de son
 amour ardent de l'apostolat.

^{(*) Rue St-Espit 17}

Quatre-vingts ans plus tard, nous
 l'avons vue à la Miséricorde instruisant, avec une patience assi-
 diante, les jeunes soldats de l'ambulance^(*). Dès que les militaires
 avaient manifesté le désir de recevoir le baptême, de faire leur
 première Communion, voire même de régulariser leur mariage,
 c'était vers Mère Angèle qu'ils étaient envoyés. Et alors commen-
 caienr ces intéressants catéchismes dont nous avons vu les admirables
 résultats. Quelle joie au jour du baptême des néophytes, quel
 triomphe à leur Communion lorsque le jeune homme, exultant
 son bonheur, en témoignait une touchante reconnaissance !

Et ces préparations à la Confession !

Un pauvre jeune homme, sans connaissances religieuses, cuben-
 dant la bonne Mère parler de la miséricorde du Sauveur,
 avec beaucoup d'enthousiasme. S'écria dans son enthousiasme : « Ah !
 ne' pris souci de b'i que l'on bon Dieu fagassé ta piatadou ! »

"Tâche l'ayma tout de bon ! " Et cette résolution étant faite le pauvre militaire revint au bercail du Bon Pasteur avec son âme régénérée.

Revenons à l'enfance de Catherine. Volontaire et intelligente, cette enfant avait besoin d'une éducation ferme et sérieuse. Son oncle maternel, Monsieur l'Abbé Marcaud, vicaire à Belvès, confia aux Religieuses de Sainte-Marthe le soin d'élever la jeune nièce.

L'enfant partit de Vaucains avec tristesse. Abandonner sa Mère, veuve, sa Soeur Angèle et surtout cher grand-père lui fut très pénible; mais elle s'y résigna avec générosité pour servir instruite. Elle y tenait et de fait ses progrès furent rapides. Au pensionnat de Belvès se révéla souvent l'énergie et la fougue de cette ardente nature, volontaire à l'excès et que la moindre contradiction mettait hors d'humeur. L'Abbé Marcaud intervenait, grondait doucement, et tout se calmait. Une pensée de foi, un mot de la bonté du bon Dieu, une légère marque d'affection rendaient la chère enfant à l'obéissance. Elle tenait à l'affection de ses maîtresses et disait volontiers: « Moi je mourrais de jalouse si j'étais sûre qu'une de mes compagnes aimait Mère de Belvès plus que moi ! » De là ce désir véhément de leur faire plaisir. Les dispositions aiderent les Soeurs à orienter vers Dieu l'âme de la fillette et bientôt elle aimait Jésus avec passion, passion sérieuse et profonde qui avait merveilleusement Cathérine à avancer dans le Sentier ardu de la vertu. A peine âgée de 14 ans, elle entendit l'appel divin. Scrutant alors son âme, fouillant son cœur, analysant sa nature elle comprit que l'influence des voeux était nécessaire pour comprendre tout ce qui en elle faisait obstacle au Roi des rois. « Je serai religieuse » dit-elle un jour devant le Tabernacle, religieuse pour m'immoler !

S'immoler, ce fut dès lors le travail de sa vie, travail long et pénible fait de sacrifices, de luttes et d'énergiques efforts. Pour cette nature de feu, la vie commune, le coude à coude avec des caractères tout différents, les changements brusques et imprévus... tout lui fut occasion de renoncements d'autant plus méritables que son tempérament, son esprit et son

coeur y étaient plus opposés.

L'apôtre se sanctifiant par l'action, Catherine choisit un ordre actif. La Miséricorde de Belvès était fille de la Miséricorde de Bergerac : la jeune fille fut présentée à Mère du Pavillon qui l'admit comme postulante en 1850, elle avait 18 ans.

L'année suivante, Catherine Crouzille Marlet fit l'habit religieux et, le 10 février 1852, n'ayant pas encore 20 ans, elle prononça ses premiers vœux dans la joie de son âme.

Envoyée au Pensionnat de Labourblanche elle fut occupée comme maîtresse de la 1^{re} Classe. Et quelle Maîtresse ! Ses anciennes élèves n'oublient pas cette religieuse vibrante comme une lyre. Les naturels apatiques la craignaient comme le feu ; les autres s'attachaient à elle et lui ont gardé une affection à toute épreuve. Vers 1857, la jeune Soeur Angèle fut appelée comme les autres religieuses à se fusionner en Congrégation générale de Sainte-Marthe. Avec un esprit de foi admirable, elle accepta les modifications qui l'imposaient : changement de costume, acceptation de certaines coutumes ou règles nouvelles, etc. Elle expliqua à certaines âmes hésitantes le bien qui résulterait de cette fusion ; elle eut la joie de les convaincre. En 1858, S. Angèle fut éclamée par la Miséricorde de Belvès pour la direction du Pensionnat. Avec bonheur, elle revint à ce doux nid de son enfance. Ce fut entre ses bras que mourut la bonne Mère Octavie de Belvès. Alors Mère Angèle, devenue Supérieure, commença des grands travaux de construction pour le nouveau pensionnat, (fermé depuis 1903)

En 1872 la fondation d'une Communauté à St Jacques de Bergerac la rappela sur les rives de la Dordogne. A propos de cette fondation, Mère Angèle a écrit dans la matrice de St Aurelie Cog : « En 1868, St. Aurelie vint me rejoindre à Belvès, elle y fut chargée de la petite classe. Je ne me rappelle rien de laid au sujet des 14 années où elle vécut ainsi auprès de moi si ce n'est qu'elle m'impatientait quelquefois par son trop grand calme à fruit certainement d'une grande vertu et le meilleur remède à opposer à ma grande vivacité.

^{« En 1872, St. Aurelie et moi fûmes appelées à fonder la petite Communauté »}

de Saint-Jacques. Impossible de raconter ce qui était cette maison quand nous y arrivâmes et, le pourrais-je ou ne le croirait point, il faut l'avoir vu! L'êtes-vous entrée q. q fois dans un vieux logis qu'on vient de démolir? - Le tout des plafonds qui tombent, des cloisons qui s'écroulent, des tapisseries qui volent au gré du vent! Ajoutez à celle-ci une certaine fosse démolie dont le contenu se déversait dans la cuisine. En outre de notre logement nous avions sept locataires dessus, dessous, à droite, à gauche, derrière, devant! C'était flegla le charretier dont les chevaux hennissaient à toute la nuit, la vieille Jeannette avec ses "petits" qui grognaien! Veysière le ramoneur qui chantait à tue-tête "Ramenez la cheminée du haut en bas" etc, etc puis tous les jours des agents de ville menaçant d'un procès pour que un tuyau de cheminée était tombé sur la toiture de M^e Frost la voisine; un pignon, dans la rue St Jacques, des tuiles dans la rue 22 Jarmers; un pan de mur dans la rue Troualquine etc! etc!

*(Fils du Dr Simon et Yves de
fratres des causes discutées)*

"Un beau dimanche,
"après vêpres, S^e Macrine ouvre la porte de notre mai-
"son, y pousse ses enfants ainsi que S^e Angèle et
"Aurélie et crie de sa voix de Stendhal: Voilà
"vos Maîtresses, voilà vos enfants! L'installation
"était faite. La classe suivrait le lendemain 28 juillet
"dans une table, dans un banc dans rien dans ce loge-
"ment que j'so fagots, voilà ce que vous ne croirez pas
"C'est pourtant, non pas la vérité, mais un récit fort
"au-dessous de la vérité!"

"Sur toute fondation, il y avait
"quelques barriques de 600 francs, lesquels 600 fr furent
"employés à rebâti la fosse, à acheter des lits, trois cou-
"vertures, quinze draps, le mobilier scolaire. C'eul furent
"servir à faire l'emplette de tout ce qui se trouvait
"dans la cuisine d'une de nos vieilles locataires" au moment
"de la mort de M^e Limozin et de sa mort. C'est aussi que nous eumes quelques bon-
"chons, quelques vieilles assiettes, quelques vieux plats et
"Suppliant aux couver. C'est aussi que nous passâmes notre premier hiver
"carrés par nos vêtements jusqu'à Pâques nous n'eumes de venir dans la
"maison que bouteille à bouteille.

Et Mère terminait ce récit en ajoutant : " Voilà une histoire
 " qui ne vous intéressera guère, ma bonne Soeur, mais, outre
 " que je la crois un peu propre à faire ressortir le dévouement
 " de St-Aurélie, j'ai éprouvé une certaine puissance à re-
 c-enier sur ce passé si pauvre, mais point triste et
 " j'aurais un gros volume à écrire si je racontais tout ce
 " qui concerne cette maison pendant les 7 ans que j'y ai
 " passé. La création de la Chapelle, de l'ouvrage, de la
 " Congrégation des Enfants de Nativité, les grandes démolitions
 " et réparations ! ... Au milieu de tout cela nous n'étions
 " point tristes, notre union était parfaite, puis les Secours Méri-
 ciales étaient aussi abondants que les Secours matériels é-
 " raient insuffisants ; nous étions à la porte de l'église Saint-
 " Jacques et Monsieur Delbœuf en était le curé : C'est
 " tout dire En 1875, au milieu de toutes les démolitions,
 " de tout le désordre, de tout le sens dessus dessous, St-
 " Aurélie fut envoyée à Saint-Georges et remplacée par
 " St-Adeline déjà si malade qu'elle ne demeura qu'une
 " nuit et quelle nuit ! ... "

Ces tribulations de Saint-Jacques,
 précédées par celles qu'avait causées à Mère Angèle la
 construction de la Miséricorde de Belvès, furent suivies
 aussi de très grands travaux à Domme où les talents
 administratifs de Mère Angèle ne furent pas moins utiles
 et pas moins appréciés.

De longues années passées ensuite
 à la Miséricorde de Bergerac la rendirent cheie à cette
 à cette interminable série de pauvres qui s'acheminaient
 à toute heure vers cette petite "apothicairerie" où tant de
 misères physiques et morales trouvent de bénignants
 remèdes.

Puis, tour à tour, Mère Angèle alla déjouer
 une intelligente activité à Laruns, à Montpon, à
 La Louvetière.

C'était l'heure où cette cheie Maison
 hélas ! dépouillée de ses belles œuvres de jeunesse, devait
 être transformée en asile de Veillards et en maison de
 retraite. De grands travaux s'imposaient, Mère
 Angèle domina la situation et triompha de toutes

les difficultés donnant en peu de temps aux différents corps de logis un aspect hostile et confortable tandis que cours et jardins, fleurs et ouvroirs les entouraient de calme, de paix et d'un charme tout éblouissant.

L'organisation terminée, St Angele fut rendue à la Miséricorde. Elle avait bien mérité le repos; mais le repos ne convenait guère à sa vaillance!.. Avec son vœu si bien méritoire, elle prononçait chaque jour Son "Tiat" à cette inaction voulue par Dieu.

Tous les Souvenirs du passé refluaient en son hennisse mémoire, les intimes amenaient à ses entendees et le Bulletin paroissial de Bergerac "La Voix de P. D." en a bénéficié dans une série d'articles fort intéressants et fort instructifs sur "Les origines de la Miséricorde". La louange du passé était toujours sur ses lèvres et elle excitait encore les jeunes religieuses à la ferveur par les exemples de régularité et de piété qu'elle donnait sans cesse. Elle exerça jusqu'à sa dernière maladie je crois l'officier réglementaire.

La vieillesse d'ailleurs n'a jamais eu de prise sur celle intelligence et sur son heureuse mémoire. En ses dernières années, elle disait souvent (avec Monseigneur Baumard dont elle savourait les leçons ouvrages): "Jésus, il est temps de nous voir!" Il Jésus répondit à cette plainte bouehante. Il avait appeler sa fidèle épouse et celle-ci, suivant à la mort receut les derniers Sacrements et s'endormit paisible et joyeuse ici-bas pour se réveiller bientôt dans les délices du Paradis.

8 février 1917

Et le 10, au milieu d'une belle phalange de Soeurs de Sainte Marthe, précédée de la nombreuse fratrie des orphelines, des externes, des pensionnaires de la Miséricorde, un cortège de prêtres et de chanoines rendaient les honneurs de la dépouille à Mme Angele. L'Eglise célébrait en ce jour la fete de St Scholastique. Dans les Souvenirs de notre amie, nous apprendions à notre vénérée défunte ces paroles de l'Office d'une Veillée: "Elegit eam Deus et protegit eam!"

S^e Marie-Joseph Gaillard

Sur dit discorde

Notre chère Soeur Marie-Joseph Gaillard eut une enfance radieuse. Donnée en étreintes à des époux chrétiens (qui l'avaient longtemps désirée et demandée à la Très Sainte Vierge et à Saint Joseph) elle reçut d'eux et de ses jeunes frères l'accueil le plus joyeux avec les plus tendres caresses.

Le 1^{er} Janvier 1866,

elle ouvrit les yeux à la lumineuse Sur cette superbe colline de Montaut qui domine d'une façon si heureuse la plaine, vraiment splendide de notre belle Dordogne.

L'âme de l'enfant

s'épanouit aisément devant les merveilleux tableaux que les saisons diverses font passer dans ce cadre grandiose. Elle y puise la passion du Beau, la Soif de l'infini, cet idéal de pureté, de perfection, de chaleur intense et profonde qui fait bondir les jeunes coeurs et qui se trouve à la pleine réalisation que dans les délices du divin amour.

D'ailleurs, d'une part, le père et la mère faisaient à pleines mains dans cette âme candide la précieuse semence de la foi et, d'autre part, leur loyauté, leur virilité, la confiance de leurs labours, la sobriété de leur vie, le doux et continu exerceice de leur charité étaient pour la fillette la meilleure école de morale chrétienne.

En outre, M^e et M^{me} ^g

donnaient à leurs enfants l'exemple de la plus ardente dévotion à la Très Sainte Vierge. Tous les Soirs, on récitaient le chapelet en famille et l'autel de Marie Immaculée était toujours paré, entretenu, couvert de fleurs par les Soins de M^e Gaillard qui s'efforçait de témoigner la reconnaissance qu'elle avait vouée à Notre Dame pour lui avoir accordé une fille.

Bien constituée et cependant très peu robuste, celle-ci acquit une certaine vigueur en se jouant dans l'air pur

et la grande liberté. M^e et M^e Gaillard confierent alors leur petite Zaida à nos chères Soeurs d'Uriage et, dès ce moment le foyer et le Couvent, ses parents et Mère Marguerite se confondirent dans le cœur de l'enfant.

Elle aimait spontanément tout ce qui est bien, tout ce qui est grand, tout ce qui est beau. surtout tout ce qui est vrai. Sa franchise et sa délicatesse étaient admirables. Très vive, très gaie, surabondant de la joie charmante des coeurs purs, elle communiquait une part de cette joie à tous ceux qui l'approchaient. Les sourires de son père, les caresses de sa Mère, l'amitié de ses frères, les encouragements de Mère Marguerite étaient des éléments de bonheur; elle n'avait point de désirs hors de là.

Cependant Zaida grandissait et l'époque vint où, s'élevant au-dessus des joies terrestres, son âme s'ouvrit à Jésus. Oh! qu'il se plaît ce divin Maître à admirer la pureté de ce cœur innocent! Comme il bénit ses vertus naissantes! Quels saints désirs, quelles nobles ambitions il lui communiqua en ses divins loisirs, en ses ineffables caresses!

Dès lors, et Mère Marguerite le comprit sans peine, la petite fille fut à Jésus. Toujours aimable, toujours souriante, elle demeurerait recueillie, elle deviendrait réfléchie. Mue par un motif surmatériel, elle travaillait plus et mieux, mais elle gardait soigneusement en son âme le tout sublime, le tout émouvant secret du Moi.

En octobre 1876, la divine Providence avait envoyé à Uriage une jeune professe qui, sort des dehors très modestes et très humbles, cachait une nature d'élite, une intelligence brillante, un savoir peu commun, un cœur passionné d'amour divin. Zaida passa dans sa classe au lendemain de sa 1^{re} communion. Entre l'âme de la jeune maîtresse et celle de la petite enfant, il existait ces affinités profondes d'âme qui sont les Saintes amitiés. Mais très discrète et remplie de tact, Soeur Hedwige respectait les âmes de ses élèves comme des tabernacles.

Elle les soignait délicatement comme des fleurs que seul le Soleil doit ouvrir. Aussi attendit-elle que Zaida sortît d'un tantement de sa timide réserve et... ce fut long!

D'ailleurs la Sainte de la petite fille donnait maintenant des inquiétudes, il fallut allonger des vacances, donner des congés supplémentaires. Elle se trouva même si souffrante à l'époque de la Confirmation que Monseigneur Daley voulut bien lui conférer ce Sacrement dans son lit! Enfin la chère petite ne quitta bientôt plus le foyer fatiguel que pour venir à cheval, les jours de très beau Soleil, prendre quelques leçons particulières à Son cher Couvent.

Entre temps les enseignements lumineux, les exemples continuels de ferveur et d'abnégation données par S. Hedwige faisaient sur toutes les fillettes une impression bienfaisante et profonde. Pour en être souvent privée, Zaida n'en admirait pas moins les Suaves et charmantes vertus de la jeune Maîtresse et, au fond de Son cœur, elle se promettait de lui ressembler un jour.

Hélas ! Sa Sainte ne permettait point qu'on l'encourageât à embrasser la vie religieuse !

II

Dix ans s'étaient passés. Devenue jeune fille, l'élève de Jodis était demeurée attachée au Couvent. Elle y était revenue, en qualité de Sous-maîtresse pour soulager S. Hedwige atteinte d'une grave maladie des yeux. Elle y demeura encore 2 ans après le départ de cette chère Soeur (l'arriver le 10 juillet 1886) pour y attendre Sa majorité et pour préparer peu à peu Ses parents à la Séparation définitive. Alors, en effet, Sa Sainte s'étant affermie, Zaida trouvait en Mère Marguerite et en S. Léonie de Seigneux appuis pour Sa vocation. En outre, cette douce et pieuse S. Léonie travaillait à compléter les études de la jeune fille et lui faisait obtenir Son Brevet.

M^e et M^{me} Gaillard n'avaient point deviné les désirs de leur chère fille. Malgré leurs tendres pour elle et leur vénération pour Mère Marguerite, ils trouvaient excessif le dévouement de Zaida pour l'école d'Assygeac et souhaitaient la marier près d'eux au plus tôt. Jusque là, il est vrai, elle avait refusé énergiquement tous

les partis... mais celui qui se présentait alors avait maints avantages sur tous ses devanciers. D'ailleurs il habitait Marfaud et venait chaque Soir réciter le Chapelet avec la famille Gaillard!...

Bien éloquente certes fut la plaidoirie du Père, bien tendres, bien pressantes furent les sollicitations de la Mère... rien n'ébranla la jeune fille!!! Très mécontente, Mme Gaillard sortit brusquement, tandis qu'à bout d'argument, Mme Gaillard sanglotait.... Alors, s'agenouillant auprès de Sa Mère, Zaida lui avoua que 'elle n'était plus maîtresse de Son cœur. Aussitôt, se redressant, indignée, stupéfaite: « Comment?.. Toi!.. Toi! ma fille! et sans nous le dire tu as donné ton cœur!!! Et à qui?... » Se relevant à Son tour, dans une attitude humble, simple, angélique, la jeune fille montrant le Crucifix répondit doucement: "Oh! Mère! à Celui-ci!" Et, subitement, déjà consolée, cette Mère chrétienne, essuyant ses larmes, se fit à bénir Dieu et à louer la Très Sainte Vierge qui daignaient honorer d'une telle faveur Son enfant bien-aimée.

Instructé dès son retour des dévirs de Sa fille, M^e Gaillard n'y mit aucun obstacle malgré les déchirements de Son cœur et, toutes les questions d'intérêt étant réglées, entre les parents et les enfants, Zaida entra au Noviciat de Sainte Martha le 3 novembre 1888. Ciniide, concentrée, défiante d'elle-même, la jeune prétendante (brisée par les déclairs adieux qui elle venait de faire à la belle campagne, au doux "chez Toi", à ses frères chéris, à Son vieux père tout en larmes, à La bonne Mère surtout) la jeune prétendante, dis je, rassemblait peu à la joyeuse écolière d'Assigane.

Le Noviciat d'ailleurs n'était guère semblable à la petite Communauté formée de ses bruyants ébats. Tout y était marqué au coin de la bonté certes; mais cette bonté accomplissait violement et vaillamment Son œuvre: sachant que les Religieuses doivent être des Christ, elle fabriquait des Crucifix! Zaida fut donc traitée tout de suite en une forte. Heureuse de trouver enfin Son amour à Jésus, elle reçut cette impulsion vigoureuse avec courage et joie tout

com vouloir à se laisser closer à la croise. N'ayant pas suffisamment approfondi à l'origine les différentes branches de l'enseignement, elle dut suivre les classes supérieures du pensionnat toutes composées d'enfant de 19 à 17 ans. Il en coûta d'autant plus à son amour-propre que Mère Joanna ne perdit aucune occasion d'admonester la jeune prétendante et de lui imposer des pénitences tout comme elle l'en fait pour une fillette paresseuse ou indisciplinée. Cette façon d'agir de la part d'une Maîtresse si vêtue, si juste à leur endroit stupéfiait les élèves; mais elle fut comprise de la jeune Aude : l'humilité étant la base nécessaire de l'édifice religieux, ne devait-elle pas être heureuse qu'on lui fournit tant d'occasions de l'acquérir? Une estime profonde, une reconnaissance tout affectueuse et filiale attacha dès lors Zaida à la bonne Mère. Elle lui ouvrit son âme en ses mondes replis. C'était la bien confier, certes! mais il eut fallu agir de même vis à vis de la Mère Maîtresse et, de ce côté là, malgré l'incontestable et si haute vertu de cette religieuse modèle, Zaida eut le tort de demeurer voilée. Mère Thérèse était trop parfaite pour s'en offusquer aussi, laissant d'écouler seulement quelques jours de recueillement après la fin de l'année scolaire, admit-elle la jeune postulante à la prise d'habit avec l'accordement de la Communauté. La cérémonie eut lieu le 18 avril 1890. Elle fut présidée par Monseigneur Dabert et précédée d'un admirable discours du R. P. Andréau A. F. Notre chère Zaida y reçut les noms de Marie et de Joseph comme pour témoigner qu'elle n'avait reçue vie par leur intercession pieuse que pour s'immoler à Jésus.

Dans ce travail de mort à soi-même, la jeune Novice ne s'épargna point. Humble, aimable, serviable, elle accomplissait avec un soin constant ses obligations religieuses et ses fonctions de professeure de cinquième classe. La bonté si simple et si vraie, la vertu si calme et si forte de Mère Thérèse, la franche cordialité de ses rapports avec les Novices, l'inexorable ponctualité avec laquelle elle accomplissait tous les

points de règle étaient de puissants stimulants pour toutes les jeunes Soeurs et dissiperaient peu à peu dans l'âme si droite de Sœur Marie-Joseph les préventions qu'y avaient ses -cîtes nagièrè quelques propos aussi injustes qu'imprudent. Ce fut donc l'âme toute dilaté que le 21 Septembre 1891, à la Suite d'une fervente retraite (pré-
chée par le R. P. Delmas S. J.) notée chère Soeur Marie-Joseph Gaillard fit ses vœux entre les mains de Monseigneur Tessier de Douce et Sainte ménagère.

Désormais attachée à la Croix, il s'agissait d'y vivre d'y travailler, d'y souffrir, d'y mourir! . . .

Montgaud fut la 1^{re} étape de la jeune Professe. Pendant sept heureuses années, elle y exerça les fonctions de 1^{re} Maîtresse des pensionnats travail-
lant à cultiver les intelligences et s'appliquant plus encore à faire rayonner la vie surnaturelle en l'âme de ses enfants. Sa jeunesse, sa bonté, sa grâce les charmes qui découlaient tout à la fois de Son Sauveur, de Sa piété et de Sa vertu facilitaient le succès de Ses efforts. Aussi cette période d'ardent labeur fut-elle douce et bienfaisante à la fois aux élèves et à leur Ma-
tre. Inopinément alors vint l'épreuve, encore meilleure et plus profitable aux âmes que la tranquillité ou le succès. Nommée Supérieure de la Communauté de Montgaud, Sœur Marie-Joseph se rendit à ce nouveau poste comme à un Calvaire. Disons seulement que la réalité surpassa ses pré-
visions. Malgré Ses répugnances, malgré les difficultés matérielles qui lui furent suscitées de la part de l'Administration malgré les entraves hérissées d'épines qui lui virent d'ailleurs la chère petite Supérieure rester debout. Fortement soutenue par nos Mères, elle surmonta les obstacles administratifs abandonnée complètement au divin Maître, elle se fit une riche moisson de mérites de toutes les blessures qui chaque jour déchiraient Son cœur et, Dieu aidant, la petite barge navigua droit au port, malgré vents et marées jusqu'en 1911.

Sœur Marie-Joseph n'avait plus alors que 7 ans à vivre et son divin époux voulut qu'elle les passât dans une grotte leur intense et amère; un esprit malade fut l'instrument dont il se servit pour briser sa victime: Des rappels erronés (basés qu'ils étaient sur les plus fausses ap-)

tions, enlevèrent à S^e Marie-Joseph l'estime de l'habitant... N'éprouvant plus pour elle que mépris et dégoût on l'arracha brusquement aux œuvres auxquelles elle s'était si péniblement attachée et identifiée et, sans vérifier la situation, sans permettre à la pauvre incriminée de rétablir les faits dans la lumière de la vérité, on lui intima l'ordre de se rendre immédiatement à l'hôpital. Notre bonne Mère Thérèse avait tout ce qu'il fallait pour panser les profondes blessures de ce pauvre cœur brisé ; mais les insinuations calomnieuses avaient fait leur chemin et il se trouva quelqu'un pour outrager si violemment S^e Marie-Joseph qui fut bien près de tomber dans le désespoir. Dieu ne le permit point. Désignée alors pour la Miséricorde, notre chère affligée trouva en Mère Thérèse le cœur droit et sûr, l'âme forte qui il lui fallait pour déverser le trop plein de son intense douleur. D'une main très délicate, avec cette sûreté de jugement que donne la foi vive, la bonne Supérieure releva l'âme abattue de S^e Marie-Joseph et la fit planer bien au-dessus de tout ce qui est terrestre et humain.

Cependant le choc si violent

qui elle avait reçu (et dont elle subissait encore les conséquences) avait fortement ébranlé le tempérament de S^e Marie-Joseph. Elle ne connaissait plus le sommeil, elle ne prenait plus de nourriture qu'avec dégoût, elle était obsédée de pensées tourmentantes... Avec effort, chaque matin, elle reprenait sa tâche et, à la fois si active pour tout ranger, si empressée à rendre service, si patiente et si douce avec les pauvres, si bonne et si aimable avec les Soeurs, on n'eût pas soupçonné les violents combats de sa pauvre âme. Mais l'altération de sa physionomie, la diminution de ses forces étaient d'inquiétants indices qui furent très aggravés par le surcroît de travail de l'ambulance. Avec un regard joyeux S^e Marie-Joseph servait les pauvres blessés et malades qui tous la vénéraient et l'aimaient et en soulagant leurs souffrances elle s'efforçait de ne tenir aucun compte des siennes. On la suscitait encore bâtenant avec ardeur un coin du jardin dans l'après-midi du 25 mars 1917 et comme on voulait lui persuader d'abandonner ce travail trop dur pour elle : « Laissez-moi travailler, dit-elle

Elle l'eût distri-
buait chaque matin
des aliments chauds
à la Miséricorde
et allait visiter
ensuite ceux qui
n'avaient pu venir

avec un triste sourire, cela me fait oublier!..

Subitement atteinte 2 jours plus tard par une violente crise de diabète, d'albuminurie, d'urémie, elle tomba tout de suite dans le délire et expira, bûlas sans avoir repris connaissance le dernier jour du mois de St Joseph patron de la bonne mort.

31 mars 1917

Colombia

S^z (XIV^s) Dixie Donald

Gouverneur

Margaret Mac'Donald naquit à Galway (Irlande) le 11 Janvier 1881. Elle fut toujours une enfant douce et aimable, naïve, facile à conduire, pleine de grâce et de modestie. A 20 mois elle aimait déjà la prière et toute joyeuse courrait d'agenouilles chaque soir auprès de son frère en s'efforçant de prononcer tout ce qu'il disait à Dieu. Le Son des cloches la charmait, elle s'arrêtrait émerveillée devant les églises. A l'entrée du monument, elle s'arrêtait frappée de respect. Son regard se pouvait détacher de cet ensemble harmonieux que la liturgie déployait dans la maison du Seigneur.

Elle demanda bientôt pourquoi cette lampe discrète du choeur se consumait ainsi lentement. On lui expliqua que Jesus dont elle avait vu l'image dans la crèche était là pour nous éclairant nos pères et qu'un jour il arriverait au tableau pour venir habiter son cœur. Dès lors, elle ne songea plus qu'à préparer son ame à cette visite du bon Jésus. Le père dévoué de sa paroisse lui suggéra l'idée de se préparer à la première communion en composant un bouquet de petits sacrifices et d'actes de désir. Dès lors, dans ces vœux, elle se fit un carnet qui ne la quitta plus. Et, sous l'impulsion de grâces, achetées auxquelles elle résistait point, elle s'efforçait d'être de die pour vivre donner cours aux tendres effusions par lesquelles elle cherchait à attirer le bon Jésus dans son cœur.

Il s'vitait avec soin la médisance, la jalouse, le mensonge, la duplicité, la colère, l'égoïsme, la vanité, l'indiscrétion, la légèreté, le bravardage et s'efforçait de faire bon visage aux humiliations. La retraite préparatoire de la 1^e pour la Suspirer en ces généreux et constants efforts. Elle s'y livra tout entière à l'Esprit Saint et s'y donna sans réserve au repentir et au ferme propos. Il lorsque le Sang de Jésus-Christ eut rendu à Margaret sa robe baptismale elle s'enveloppa dans le Silence de la chambre et y demeura solitaire, recueillie, tout à la pensée de Jésus qui allait venir!.. Il a été dit de la 1^e pour de St. Colombe qu'en ce grand jour ses sentiments furent ceux de St. Thérèse de l'Enfant Jésus. C'est affirmer qu'elle ouvrit à Jésus un cœur ardent et pur et que Jésus emplit ce cœur des ineffables vives de Son divin amour.

Dès lors il n'y eut point de rupture entre le Bon Pasteur et sa petite brebis. Elle grandit dans le divin berceau à l'abri de tout danger mondain et jamais elle ne donna entrée dans son cœur aux goûts frivoles qui soul prent tant de jeunes filles le plus fumeux des apprêts.

Margaret avait pris pour modèle la Très Sainte Vierge Marie. Elle s'efforçait de se rapprocher de ce Sublime idéal en devenant chaque jour plus humble, plus pure, plus généreuse. Sa fidélité lui attira la précieuse grâce de la vocation religieuse. Elle y répondit en venant demander à la Congrégation de St. Marthe du Périgord de vouloir bien l'admettre dans son sein. Tractement admise par la grâce, elle quitta le monde avec joie et entra au Noviciat le 1^{er} Septembre 1915. Elle s'y montra sérieuse, aimable, spirituelle, modeste, un peu gracie, jamais simillante, mais très bonne. On l'y vit toujours appliquée au devoir quel qu'il fut, toujours soumise, ponctuelle, prête à s'humilier et ne s'excusant jamais. Elle atteignit ainsi le terme du Noviciat et reçut le Sacré Habit le 8 Septembre 1916. Avec le voile, Marguerite reçut le nom de St. Marie Colombe. Peut-être en le lui imposant n'avait-on songé qu'à symboliser la blancheur de son âme. Mais les colombes ont des ailes et l'âme de la jeune Soeur avait de fréquentes envolées vers l'infini. Elle alimentait sa piété ardente par une grande fidélité à tous les exercices religieux, un soin

minutieuse de tous les détails de son petit emploi de Sœur-Servante et une grande cordialité dans ses rapports avec ses collègues. Elle livrait d'ailleurs des combats acharnés à sa nature s'efforçant de maîtriser entièrement l'amour propre afin que Jésus régnerat Seul. Ses vertus mérites étoient dès lors la Charité, l'humilité et la douceur.
 (et une constante abnégation)
 Sept mois passèrent ainsi puis, subitement atteinte d'ap-
 pendicite et de peritonite notre chère petite Sœur se trou-
 va en danger de mort. Elle ne s'en effraya point elle
 montra qu'une grande joie lorsque on lui annonça que,
 vu l'imminence du péril, elle étoit autorisée à faire
 ses vœux. Elle se confessa, communia enlyse ses
 vices souffrancés, fit ses vœux avant de recevoir
 Jésus pour la dernière fois; puis ayant été entre-
 monchée et fourvée de l'indulgence plénierie,
 elle ne fit plus que sourire à la mort et témoigner
 aux Sœurs qui la soignaient sa reconnaissance et le
 regret de leur causer tant de fatigue. Hélas! bientôt
 tout fut fini ici bas et l'âme de notre Colombe
 s'envola dans la Céleste patrie le soir des Avril
 lures de notre pauvre Terre le matin du 10 avril,
 à 4 heures.

10 avril 1917

S^e Marie-Léonie de Cremona

De ces 21 enfants les derniers seulement eurent à la finir un voeu des pauvres et des solitaires.

Le 10 juin 1890, à 4 heures du matin, au Fouradier (route de Paris, Périgueux) venait au monde la vingt et unième enfant des très chrétiens époux : Vicomte Henri Joseph Ludovic de Cremona et Vicomtesse Marie Clothilde Léonine de Cremona, née Gardault de L'Agard. Beaucoup de petits anges ayant pris place devant elle à ce foyer bien s'étoient aussitôt volés vers le ciel. On craignit que la petite Benjaminne chappât à son tour à la tendresse de ses parents. Il était si petite, si frêle, si mal formée que l'on

Elle vivait pourtant. Demeuree de l'exiguité des maillot, les petites Soeurs et les jeunes cousines s'amusaient à placer Louise dans un Sabot sans bride et à en faire leur jouet ce qui était facile, car la faiblesse de la poitrine ne lui permettait que d'imperceptibles vagissements. Mais le jeu était dangereux et on se hâta d'y soustraire la petite fille en la confiant à une robuste paysanne. Grâce à cette excellente nourrice Louise se développa peu à peu. Cependant son adolescence et sa premières jeunesse furent malades. Il fallut longtemps le repos alité au grand air sur la chaise longue. En conséquence les études profanes furent négligées. Louise n'en fut que plus attentive à l'enseignement des vérités chrétiennes. Tout enfant elle se passionna pour le divin roi Jésus-Christ. Seigneur et résolut de lui rendre amour pour amour.

Douée d'un cœur excellent, elle était chérie de sa bonne Mère, de ses frères et Soeurs, de ses cousines et des gens de service eux-mêmes pour lesquels elle n'avait que délicatesse et bonté. Elle vit ses trois Soeurs quitter successivement le foyer pour se consacrer à Jésus^{av}. Elle les pleura et, au fond du cœur, elle les envia mais comment quitter sa bonne Mère? Comment ruiner les espérances, comment affronter le courroux de la Tante chez laquelle Mme de Cremona et Louise étaient venues habiter après la mort du Vicomte?.. Cette veuve dame avait résolu de s'attacher la jeune fille pour embellir ses derniers jours.

Très attentive à ne rien faire qui puisse déplaire à une parente dont la bienveillance pouvoit être fort utile à ses enfants, Mme de Cremona supportait en toute douceur et humilité le caractère un peu despote de Mme X. Louise s'y plait aussi par amour pour sa Mère à qui elle aurait voulu rendre la vie très douce. Cependant ses 18 ans demandaient un peu de gaîté. Aussi c'était grande fête pour elle quand ses cousines venaient la prendre pour une après midi à la campagne ou quand une amie de Mme de Cremona l'envoyait chercher pour une promenade avec ses filles. Louise s'épanouissait alors et jouissait d'autant plus que l'atmosphère sévère du foyer de la Tante et la rigoureuse éthique qu'il y fallait garder comprimaient davantage tous les élans de son cœur. La jeune fille aimait surtout les longues cha-

¹¹ Une à Nérac,
l'autre à Torfou,
la 3^e à St^e Ursule
de Périgueux

tions dans les galeries, les grandes solennités de la Cathédrale, les belles et touchantes cérémonies des petites chapelles... Ces goûts n'échappaient point à Mme de X. Elle avait une occasion pour s'en expliquer avec Louise et celle-ci découvrit très simplement son grand secret... On en rit, on refusa d'y croire, on déclara qu'elle n'obtiendrait jamais la permission de se faire nommer à son tour; on lui intima l'ordre de n'y plus penser et de s'estimer fort heureuse du dieu fort qui était présentement le sien et de l'avvenir qui l'on voulait bien lui assurer!

Ce fut un gros chagrin pour notre jeune fille. Sa bonne Mme chercha à la lui adoucir par un redoublement de tendresse et Louise incapable d'ailleurs de la moindre rancune, continua à se montrer aimable, bonne et attentionnée comme si aucun regret n'eût opprime son cœur.

Sur ces entrefaites notre jeune fille fut invitée à assister à la consécration de la chapelle de Sainte Ursule. La cérémonie devait être des plus imposantes et toutes les amies et connaissances de Louise la pressaient d'y venir. Mais elle n'avait point en solliciter la permission. Quelqu'un se trouva cependant qui, avec une diplomatie tout à fait gracieuse, emporta d'assaut la permission désirée.

"Tu peux aller à cette belle cérémonie, Louise si cela t'est agréable, dit la Tante, mais ne t'attarde point, fais ici exactement à 11 heures pour le dîner. Tu sais que je ne puis attendre; et il est inutile, je pense, de te rappeler que seuls les gens sans éducation te permettent d'être inexact."

Cette heureuse et reconnaissante, Louise promit tout ce qu'on voulut. La cérémonie commençant de bon matin, se dit-elle, tout sera parfaitement terminé avant 11 heures; d'ailleurs, si je devait trop me fatiguer, pour rentrer au monde je voudrais contrarier ma tante!"

Hélas! il est toutefois de onze heures et la cérémonie n'est point achevée! Louise, qui a pleinement vécu ses dernières fêtes, s'inquiète,

S'agit et, surmontant son excessive timidité, elle fend la porte élégante et se dirige vers la porte.... Mais, ô mon Dieu ! cette porte est durement fermée et doit le demeurer jusqu'à la fin de la Cérémonie !... La désolation de la jeune fille est extrême... Elle voit, elle entend la scène qui se passe au logis ! elle comprend tout ce que sa Mère cherie souffre et supporte en ce moment-ci à cause d'elle !... Et elle pleure...

Quand, vers une heure, la pauvre enfant, toute tremblante, peut enfin rentrer chez sa Tante, elle y reçoit un accueil plus sévère et plus terrible encore que celui qu'elle avait prévu. Dans l'explosion de son mécontentement, Mme de X alla jusqu'à dire : « Vous pouvez partir, allez Melle, vous pouvez aller au couvent ! Je n'ai que faire d'une fille qui se moque de mes bontés et qui y n'y répond que par la plus forte ingratitudé ! »

Sous le flat d'ijques qu'elle devait subir, Louise s'était d'abord efforcée d'expliquer son très involontaire retard. Mais, d'un geste impérieuse l'ordre de se faire lui ayant été intimé, elle avait espéré que, dans quelques jours, le calme s'étant fait, ses amies se chargeraient de la disculper et justifieraient à la justice lui rendue. Mais.. cette permission inespérée qu'on lui jetait à la face la transforme. Elle ne trembla plus ; elle n'eut plus qu'à se faire tout entière bonne volonté. Non, elle pouvait partir ! Elle pouvait aller se donner au Bon Dieu !... Montant chez elle, avec un langage froid qui stupéfiait sa Mère, Louise écrivit à Mme Angèle Sochet, Maîtresse des Novices : « Ma Tante ne s'oppose plus à mon entrée au Couvent. Je viens ce soir... Ce bûcher envoyé, la jeune fille fit sa malle, couvrit sa Mère des plus tendres caresses et, sans laisser à Mme de X le temps de réagir sur sa décision, elle accourut. C'était le 29 aout 1874.

La secousse qu'elle venait de subir avait fortement ébranlé le faible tempérament de la nouvelle

prétendante. Son cœur délicat souffrait surtout des peines de sa bonne Mère et du courroux de sa Tante. Elle regrettait de ne plus pouvoir caresser et consoler la première, et de ne plus entourer la seconde des regards auxquels son grand âge lui donnaient droit. D'autre part, nos bonnes Mères ayant à donner satisfaction à ces dames ne se hâtaient pas de considérer comme définitive l'entrée de Louise au Noviciat.

A la fin de l'hiver seulement, la jeune fille étant dans un état de santé satisfaisant et munie de la pleine adhésion de sa famille, on lui donna la ceinture et elle devint postulante. Un peu tard, le 6 avril 1876, elle revêtit le Saint habit et reçut le nom de S^e Marie-Philéïe.

Enfin, dans la joie profonde du cœur le plus pur, elle se consacra

à Jésus le 3 avril 1877

Ces deux années de probation et toute la vie religieuse de S^e Marie-Philéïe de Bernay peuvent se résumer en deux mots : Humilité et Charité. Personne n'était plus aimable, plus gracieuse, plus facile à pardonner, à oublier les torts du prochain ; plus haleine à excuser les fautes, à ne point voir les manquements, même lorsqu'ils déchiraient l'épiderme très délicat de son amant propre, même lorsque ils blessaient son cœur ! Elle avait la passion du dévouement et s'ingéniait du matin au soir à rendre service aux Soeurs, à leur éviter une fatigue, à prendre à sa charge une partie de leur labeur. Même âgée et malade, elle avait toujours un bon pécule pour grimper au second étage chercher quelque objet oublié par une Soeur ou pour porter quelque chose à une malade. Pendant son Noviciat elle trouvait moyen de nettoyer et elle-même tous les peignes de ses compagnes aux heures où celles-ci étaient employées aux classes ou à la cuisine, pourraient s'en apercevoir. Tout le long de sa vie, elle mille petites industries de ce genre pour se marier, et milier et pratiquer la charité !

Ainsi vertueuse, S^e Marie-Philéïe était universellement estimée et aimée. Après avoir fait quelques mois à Agonac et à la Miséricorde de Belœil, S^e Marie-Philéïe fut envoyée à Saint-Georges au mois d'octobre 1878. Elle y demeura 9 ans chargée de la plan-

des plus jeunes enfants dont le nombre, toujours grandissant, avait fini par dépasser la centaine. Jamais la chère Soeur ne témoigna de dépit pour ce travail si assujettissant, si pénible, souvent si répugnant soit à cause de la malpropreté de ces pauvres petits, soit à cause de leurs manières et de leur langage toujours hardi, souvent grossier.

S. Marie-Thérèse exerçait sur les enfants une autorité vraiment extraordinaire et admirable. Dès qu'elle apparaissait, sans dire un mot, sur un simple geste de sa main, tout ce petit monde tapageur et remuant rentrait dans l'ordre. On ne souffrait plus mot, on se tenait à merveille, on priait avec ensemble, on écoutait la leçon... et on en profitait!

Trois rapides

les élèves de S. Marie-Thérèse avaient lié et écrit. Elle bavardait le catéchisme en leur mémoire et les charmait par les beaux récits de l'histoire Sainte. Pas un instant n'était perdu et il n'y avait jamais dans cette agglomération de petites faubourrières un bruit, un désordre, un dispute. Jamais la Maîtresse ne criait, tout se passait avec calme, fermeté et douceur.

Ce qui elle avait aimé fait pendant 27 ans à St Georges, S. Marie-Thérèse le fit à l'externat de la Côte pendant cinq ans avec le même soin, le même ascendant, le même succès. Mais cette dernière école fut fermée, hélas! en 1911 (comme celle de St Georges l'avait été en 1906) et S. Marie-Thérèse d'emménager à la Maison. Même, peut, plus encore que jamais, donner carrière à son dévouement dans la Côte. Elle ne s'y épargna point. Elle aida surtout à Soeur Anna jusqu'aux dernières semaines de sa vie. Bien que la marche lui causât de vives et continues souffrances, elle ne se plaignait jamais. Cependant elle ne pouvait plus s'occuper des œuvres de Saint François de Sales et de la Sainte Famille dont elle était zélatrice depuis de très longues années (et au profit desquelles elle avait toujours employé le jeudi entre longues courses). Ce lui était un gros sacrifice.

En 1917, les forces de S. Marie-Thérèse déclinaient rapidement et il lui fallut garder la chambre et le lit. Le 26 avril, fête de M. D. du Bon Conseil S. Marie-Thérèse passa une très bonne matinée. Elle reçut aimablement dans l'après midi la visite de M^e de Roffignac

¹⁹ (vers la mi-avril)

et de Chateignier ses Cousins. Après leur départ, elle se trouva beaucoup plus souffrante et refusa tout aliment même liquide. Vers 9 heures du Soir, son état parut si alarmant qu'on songea à la faire administrer. Très surprise et un peu peinée de ce que notre H^e M^e Agnès était absente, elle accepta néanmoins tout ce qui'on voulut avec sa douceur et sa docilité ordinaires. L'extrême-onction lui ayant été donnée et l'indulgence plénière appliquée elle eut une mort calme. Le 28, elle prit un peu de bouillon et demeura tout le jour ~~bonne~~ dans le lit. Vers le Soir elle eut la joie de recevoir la visite et la bénédiction de Mgr Rivière à qui elle avoua ingénument qu'elle n'esprouvait aucun bonheur de la toute proche arrivée de la mort. Elle s'y soumettait cependant en toute humilité comme à une expiation de ses fautes, comme à un dernier sacrifice d'obéissance et d'amour!... Le 29, en pleine connaissance, mais de plus en plus faible, elle fut heureuse du retour de M^e Agnès et trouva moyen de lui témoigner encore une fois ses sentiments de respectueuse et très filiale affection. Le 30, elle put encore faire la Sainte Communion et recevoir la visite d'adieu que M^e de Chateignier fit à lui renouvelée. Dans la Soirée, nous étions le dernier moment avec Notre chère malade n'avait plus que le Souffle, mais demeurait calme, sans plaintes, sans désirs, absolument abandonnée à Dieu. Le 1^{er} mai, elle était là encore, mais absente, sans parole, ne prenant absolument plus rien. On ne peut souffrir à la Communion!.. Nous n'avions plus qu'à la regarder mourir... A 1 heure et demie du matin il y eut quelques contractions du visage, quelques petits hoquets suivis d'un tout petit cri!...

S. Marie-Blissée était devant Dieu mais elle y arrivait les mains pleines de cet or précieux de la Charité en retour duquel le Bon Maître donne "Une main pleine, basse et surabondante,"

1^{er} Mai 1917.

Tous les frères et Soeurs de S. Marie Blissée l'avaient decouvert dans la tombe et 3 de ces jeunes venaient d'être tués à la guerre. Tous ces déuils l'avaient profondément affecté et leur généreuse acceptation avait été pleine de merites.

Mère Marie-Jérôme Gaillard

Décembre 1917

Notre bonne Mère Jérôme fut si humble que nous ignorons de sa famille et de ses jeunes années tout ce qui il n'a pas été rigoureusement nécessaire de savoir pour son admission dans notre institut. Elle se nommait Elisabeth Gaillard et était née à St-Columbe, Canton de Lourdes (Lot et Garonne) le 30 mars 1841.

ses parents étaient certainement des chrétiens très convaincus et très pratiquants car l'âme de leur fille fut fortement灌mpée pour le bien dans l'atmosphère de foi qui emplissait leur foyer.

Ce fut, en effet la foi en la présence de Dieu, en sa grandeur, en sa puissance, en sa justice, en sa bonté en sa bonté et en toutes ses infinies perfections qui impriment de bonne heure dans l'âme d'Elisabeth cette humilité douce et patiente, cette charité suave et sereine, cet esprit de prière et d'abnégation, cette passion de la sainteté qui firent de toute sa vie un précieux assemblage et un beau modèle de toutes les vertus.

Elle vint au Noviciat à 18 ans, en la fête du céleste patron des voyageurs, Saint Raphaël archange le 24 octobre 1859. Formée à la vie religieuse par les soins simultanés de M^e l'Abèle de Montlaur, de mère Emmanuel Leyrot et de M^e du Soulas, Elisabeth Gaillard reçut l'habit des mains de Monseigneur Georges, en la fête des Saints Anges, le 2 Octobre 1860 à la suite d'une très féroce et émouvante retraite prêchée par le R.P. Ambroise Capucin. En cette solennité, la jeune postulante échangea le nom doux et gracieux qui convenait si bien à son caractère modeste pour se mettre sous le vocable du grand Saint dont les austérités effrayantes souciaient aux attraits de son Coeur généreux. On la nomma : Sacré-Cœur Marie-Jérôme. La nouvelle novice n'étant âgée que de 19 ans et demi, deux années s'écoulerent entre cet heureux jour et celui, beaucoup plus heureux encore de sa profession. Préparée dès Septembre par Monseigneur le Chanoine Mazet, Supérieur du grand Séminaire, cette belle et douce cérémonie eut lieu le 15 octobre 1862. Ce fut entre les mains de Monseigneur Gaudry que notre

chère Soeur eut la joie de prononcer Ses vœux tandis que M^{me} les abbés Junière et de Montbrun rendaient grâces à Dieu et applaudissaient au bonheur de Soeur Marie-Jérémie et de Ses huit compagnes (presque toutes l'ont dévouée dans l'Eternité).

En quittant le Noviciat, S^r Marie-Jérémie fut nommée institutrice à Oliviers. Il resta 15 ans en cet emploi laborieux et j'oseraï dire très douloureux pour Son âme car déjà l'esprit de foi était battu en bataille dans cette vieille petite Cité. Aussi, sans tenir compte de la fatigue, multipliait-elle Ses efforts, Ses mortifications et Ses sacrifices. On aime les âmes pour le bien desquelles on se consacre; ce ne fut donc point sans déchirement que en 1875 S^r Jérémie s'éloigna de Oliviers.

(pendant 2 ans) Les malades de l'Hôpital de Musidan furent dès lors l'objet de Ses Soins, de Son dévouement et de Son zèle. Elle les quitta en 1877 pour gouverner l'infirmerie, la pharmacie et la dépense au Collège de Saïlat.

De 1888 à 1891, elle exerça ces mêmes fonctions à l'hospice de la Madeleine. Nommée Supérieure de l'Orphelinat de Bergerac en 1891, elle dut dès 1892 quitter ce nouveau poste pour l'hospice de Oliviers où tous les administrateurs la réclamaient avec de très vives instances et où elle fut accueillie avec transport au grand échissement et à la grande confusion de Son humilité. Sauf une vacance de 2 ans passés soit à Beaufort, soit à Saint-Baiff, Mère Jérémie demeura Supérieure dudit hospice jusqu'à Sa mort.

Plus elle avançait en âge, plus Ses vertus croissaient. Elle les exerceait si constamment, si aisément, si aisément que il semblait ne lui en coûter aucun effort. Son humilité et Sa douceur qui lui avaient acquis l'estime et l'affection de tous, tandis que Sa piété, Sa patience, Sa mortification en faisaient un objet d'admiration profonde.

Dès le début de la guerre et malgré l'énorme succès de travail qui en résultait, la chère Mère multipliait bien Ses privations et Ses austérités que Sa santé, déjà défaite, donne bientôt les pleins signes malveillants.

Après de longs mois de très vives souffrances, elle succomba le
 19 Septembre 1917 cédant son entourage jusqu'au
 dernier soupir et répondant avec grande joie et grande
 confiance au définitif appel du Céleste époux

19 Septembre 1917

Sœur Saint Paulin Ronald

Hôpital de Bergerac

Sœur Saint Paulin Ronald était venue au monde dans la Commune de Loubies non loin de cette petite ville de Aerorettes si gracieusement perchée sur le sommet est du bassin de la Charente, placée de temps immémorial sous la protection de la très Sainte Vierge et pays d'origine du Saint Père Grégoire. Sans doute, aux jours de marché et en maintes autres circonstances les parents de notre chère Sœur caressaient-ils par les rues ou les places de la petite cité les parents du pieux Fils. Peut-être est-ce aux bénédictions que les prières de ce fervent apôtre attirent certainement sur son pays natal que cette pauvre petite monagonarde dut la vocation religieuse. Au reste, d'une part, ses parents avaient voulu qu'elle se nommât Célestine et, d'autre part, la vie innocente, simple et laborieuse que menait l'enfant au village, la mettait d'une façon spéciale sous la protection des Saints Anges. D'ailleurs, le bon Curé de Loubies attirait avec soin en l'âme de Célestine la flamme de l'amour divin et cette ardente passion de généreuse dévouement qui absorbeait le cœur de l'enfant et la préparait par de journaliers sacrifices à l'immolation complète de sa nature.

Je ne sais par quel concours de circonstances, la Providence, aidée du R. P. Migeot, amena Célestine à Sainte-Marthe. Elle y arriva le 12 juillet 1889, c'est à dire en plein deuil de Mère des Angels et moins de six mois avant le décès de Mère Angèle.

Ces événements troublants imprimeront sans doute un caractère de gravité extrêmement profond aux essais de la jeune prétendante. D'ailleurs Mère Clotilde Lassergue n'éprounait rien pour creuser les fondements de la vie religieuse en l'âme des jeunes Soeurs de telle sorte que l'édifice put tenir bon ensuite contre vents et marées, orages ou tempêtes. L'Église se prêtait avec candeur aux efforts de la Mère Marquette. Alliant à une grande tendresse de cœur une grande virilité d'âme, elle était comme ces blocs de marbre ou de granit entre lesquels jaillissent les cascades. C'est abrupte sans doute, mais que c'est beau!...

Aussi le 10 Septembre 1886, la chevrette prétendante revêtait-elle le Saint Habit et le 1^{er} Juillet 1887 la voyait-il Se lier définitivement à Jésus.

Les retraites qui précédèrent ces actes si importants et si décisifs furent prêchées la première par le R. P. Michel S. J. de la résidence de Limoges, et la Seconde par le R. P. Marty également jésuite de la même résidence. Passés maîtris en perfection, ces bons Pères mirent avec beaucoup d'art et de soin la dernière main à la préparation de l'excellente petite Soeur Saint Paulin. Aussi sortit-elle du Noviciat toute résolue à le consumer vaillamment au service de Son céleste époux.

Cette immolation devait durer toute celle qui s'écoulerent en partie dans les écoles de Culiacac, de Montpon, de Sainte-Alvère, de Saint Georges et en partie en œuvres de bienfaisance au faubourg de Saint Georges et à l'Hôpital de Bergerac. Partout les qualités maîtresses de Soeur Saint Paulin : la simplicité, la bonté furent l'édification de son entourage et enveloppèrent son petit champ d'action d'une atmosphère de douce paix, d'amable concorde de bienfaisante joie. Disons encore que Soeur Saint Paulin fut vaillante et courageuse parmi de très rudes épreuves, tout comme elle l'était parmi les labours que'elle fit sur visage des mal légerel rendait pourtant de jour en jour. Son travail plus bénin

Crise plus lourdes et que la dernière et violente crise qui nous l'a enlevée l'a trouvée calme, soumise, toute prête à échanger la vie du temps pour celle de l'Éternité
17 octobre 1917.

S^e Marceline Bataille

La Miséricorde

Nous ignorons tout le passé de notre bonne Sœur Marceline Simon qu'elle eut pour patronne la jeune Vierge si aimée du Saint Curé d'Ars et qu'elle appartenait elle aussi à ce bon pays de Lozère où la foi profonde et vivace engendrait naiive les dévouements généreux et absolu. Elle était née à Rocles, cauchade Langogne le 12 avril 1842 et, de ce lointain village, conduite par la main de la bonne Providence, pensionnée en M^r Bonnet, elle s'en vint au Noviciat de Sainte-Marthe où vigoureusement façonnée par M^r l'Abèle de Montberun admirablement secondé par M^r Emmanuel, elle put l'habit le 28 Septembre 1867 et fut professionnée fin Septembre 1868.

Vaillante, propre, économique, débrouillarde, dévouée, toute fatiguée, elle se rendit si utile à la cuisine durant ses deux années de probation qu'elle y fut conservée ensuite jusqu'en 1870. Nous la trouvons alors, dans durant à la Miséricorde de Belvès, huit autres années à l'asile de Larrauane (les premières de cet établissement) puis, après les labours et les privations de cette fondation, cinq ans (partagés entre Castillonnes, la Madeleine et St-Avit-Sénieur) nous permettent de la suivre jusqu'en 1892 où la chère Sœur fut donnée à la Miséricorde de Bergerac. Elle y demeura 29 ans et y mourut épouse de travaux le 29 décembre 1917 dans la 75^e année de son âge et la 50^e de sa profession.

Sur tous les divers postes qui lui furent assignés, à la Miséricorde surtout, si Marceline édifiâ par sa régulière ponctualité aussi bien que par le dévouement

le zèle, le soin avec lesquels elle accomplissait ses humbles fonctions. Elle apportait la même perfection à la cuisine des pauvres (toujours appétissante et cuite à point à 9 heures sonnantes) et à celle de la Communauté et des enfants. Elle avait une adresse remarquable pour mettre en réserve et donner à propos les morceaux les plus délicats à la Sœur chargée des malades. Jamais elle ne demandait qui'on lui vint en aide. Aussi absorbante et compliquée que peut être la besogne, elle l'arrangeait toujours de manière à y suffire et n'oubliait en aucune circonstance de préparer les portions des malades de la façon la meilleure et la plus conforme à leur état ou à leur goût. À côté de cette ardeur au travail, on vit toujours Sœur Marceline exacte à tous les exercices même durant la guerre qui avait cependant singulièrement aggravé son labour.

Sentant ses forces décliner et obligée enfin d'accepter un peu de secours sans les derniers mois de sa vie, elle se montrait parfois mécontente et grondeuse ; mais cela était dû certainement beaucoup plus à son état physique qu'à sa volonté toujours soumise à Dieu et désireuse de se consacrer à son service.

C'est dans ces sentiments que, très vite, notre chère Sœur Marceline s'en alla vers le ciel le 29 décembre 1917.

3^e: L'honmaide Roussy

Braisport

Sous ce titre : "Une âme ardente", M^r l'Abbé Harry Aemionier du Lycée de Perigueux et Officier d'^{Académie} a écrit une petite Notice néobiographique de notre chère Sœur Thommaide Roussy. Nous sommes heureuses de transcrire ces pages :

"Très éprouvée par la mort depuis le début de la guerre, la Congrégation des Soeurs de l'^{Académie} de Perigueux

" a fait une nouvelle perte, très vivement ressentie en la personne
" d'une de ses religieuses les plus distinguées, d'un de ses meilleurs
" et plus doctes Sujets, Soeur Thomaide, Econome de l'Asile de
" Beaufort pieusement décédée le mardi 19 Janvier 1918 à 11
" heures du matin.

Le nom est celui
d'une St^e Vierge
célébrée par sa charité " Soeur Thomaide, dans le monde Marie Houssy était fille
" de Jean Houssy et de Anne Victoire. Elle naquit à Chignac près
martyrisée à Alexandrie " de Tancarville le 10 juillet 1859. Depuis sa prime enfance sa
au V^e siècle. Elle fut à plus tard un si complet épanouissement dans la vie religieuse:
mis à mort par son " Attiré prononcé pour la dévotion et les choses d'église, modesteté
beau-père en haine " remarquable, amour singulier pour la régularité, délicatesse
de sa foi et de sa " à l'endroit de ses maîtresses etc... L'infiniment douce
vertu. Ses moines " pour avancer dans les sciences elle conquiert, comme en ce
de Société ensevelissant " pouvant ses brevets d'institution
ses reliques dans le " Le 24 octobre 1878, et donc à l'âge de 18 ans, elle donna
cimetière de leur Laure " cours à " les hautes aspirations et quittant le monde pour
l'Assomption le 1^{er} juillet 1877 " entrer au Noviciat de Sainte-Mathie....

" Avec le don complet de Soi-même à Dieu, l'enseignement
" et le soin des malades l'attiraient. C'est dans ces œuvres
" que'elle voulait gagner l'âme. Elle ne pensait qu'à tout
" faire d'accorder de sa tâche en union avec Jésus et
" par amour pour Lui. Pour elle tout ce qui mérite
" d'être fait, mérite d'être bien fait. En tout c'est
" la perfection qu'elle cherche.

" Dans l'instruction et l'éducation des enfants, elle
" savait qu'il faut attendre du ciel la meilleure et
" souvent la seule récompense²
" Souvent la jeune religieuse de tout ce qui s'appelle
" l'âme était également éprise de tout ce que
" misère, pauvreté, maladie. Elle voulait être ce que
" l'amour vaît dans la religieuse lorsque l'il écrit :
" Mère de tous les fils et Soeur de tous les frères"

" et ce qu'en dit un autre poète : Abeille qui s'en va de
" douleurs en douleurs, comme l'autre en avril s'en va de
" fleurs en fleurs.."

" Le 1^{er} Avril 1879 elle recevait le Saint habit³ des mains
" de Mgr Dabord Evêque de Périgueux et de la Béveine de
" Mère Angèle Pochelet

" Le 31 mars 1880, elle faisait profession

² On peut lui appliquer ces vers de Joseph Autran dans "Les 12 Vertus" :

" Tous comptant jamais sur le prix mérité
car celle est chère Soeur
notre humaine dignité
La gloire est ainsi faite :
une palme immortelle
d'Orage Phidias
d'Orage Phidias
on cante leur ouvrage
qui ignore le bien
la gloire du monde est
tout et force des
cœurs, rien !

³ Si gracieuse
dans sa sévérité

Dorénavant Son existence sera toute vouée à Dieu et au prochain. Aucun sacrifice ne lui fera peur. Elle vient d'en faire un qui l'a préparée à tous les autres : le sacrifice de sa vie. "Tous jours, fille de Dieu vous ne les comptez plus, que le Seigneur les épargne ou qu'il vous les demande. Vous attendez la mort..." pour aller à Jésus.

D'avril à octobre 1880, nous trouvons la jeune religieuse dans l'exercice de ses fonctions d'institutrice publique à Meareuil. Elle est attachée au même titre à l'école municipale de Chiviers de 1880 à 1886. Elle est alors envoyée à Sainte-Aulaye pour la même profession et y demeure jusqu'au 30 juin, 6 heures du soir, date de la fermeture de l'Ecole Communale relâchée jadis à l'hospice de cette ville.....

Sœur Thomaidé arrivait à Sainte-Aulaye un an avant le remplacement de la bonne Supérieure S. Lucile ~~Peyroux~~^{Bonney}, par, la non moins excellente S. Emilienne Montzé. Elle y demeura jusqu'à l'expédition des Supérieures de celle-ci en 1899. Il suffit d'évoquer les noms de S. Nathalie, de S. Brigitte, de S. Lucile ses précédeuses dans l'enseignement pour que les habitants de St. Aulaye se rappellent avec une affectueuse reconnaissance les religieuses d'un dévouement sans bornes et d'une haute intélligence dont le passage a laissé de si profondes traces et qui ont fait tant de bien à leurs familles et à leurs enfants. Sœur Thomaidé fut marche dans leur village et elle réussit à les égaler. Grâce à ses vertus et à la voix de ses Supérieures majeures, S. Thomaidé ~~quittant~~^{quitta} fut la dernière compagnie de S. Thomaidé à St. Aulaye, de Sainte-Marthe parfumé encore le bocage et tous les villages de la paroisse de Sainte-Aulaye.

* Mme Emilienne et S. Azarei et celles de ses Compagnes, le Souvenir de la Congrégation fut les ultimes compagnes de S. Thomaidé à St. Aulaye, et de Sainte-Marthe parfumé encore le bocage et tous les villages de la paroisse de Sainte-Aulaye. Le vénérable chanoine Peyroux et son épouse, ses deux fils, son petit-fils et sa petite-fille, toutes ces personnes sont mortes depuis peu et leur mort fut une grande émotion dans la paroisse de Sainte-Aulaye.

A la voix de ses Supérieures majeures, S. Thomaidé quitta le village pendant 13 ans où l'avait vécue si active dans la classe et dans la Cour de l'Ecole ; dans le soin des malades, à l'hôpital et à domicile ; dans l'ensevelissement de les morts ; dans l'église paroissiale pour la préparation et des Solennités et la décoration des autels ; donnant toujours enfin l'exemple de faire les œuvres de Dieu même.

"Assigere encore à la tête d'une classe ; elle y demeura jusqu'en
1903

(erreurs)

"De 1903 à 1907, elle est devenue Econome (à Saint Joseph)
au Dépôt de Mendicité de Périgueux. Elle fait la
"translation de cet Hospice lorsque il devient l'Asile
"Hay de Beaufort - De 1907 à 1913, elle demeure à titre
"d'Econome encore au Grand Hôpital de Bergerac.

"De 1913 à 1917, elle est redevenue Econome de l'Asile
"Hay de Beaufort et s'y occupe avec ardeur et succès
"très consolant des catéchismes aux pauvres enfants de
"l'Assistance. Elle y meurt, au poste, où l'obéissance l'a
"placée, après une journée de malaise qui ne faillit pas
"prévoir un si brusque dénouement.

"Les obsèques ont été dignes d'elle. Une énorme affluence emplit
"la Chapelle de l'Etablissement et ses abords. M^e le Chanoine
"Causse, curé de la Cité, a présidé l'Office et a accompagné
ou plutôt conduit la défunte jusqu'à sa dernière demeure (au Vieux Cimetière).

"Dans le choeur on voyait un clergé nombreux où se trouvaient
"M^e le V. G. Lafon, M^e l'abbé Souillac bâcheuse particulière
"de Mousquigne Nièvre évêque de Périgueux, M^e le
"Chanoine Lachaudre aumônier de St^e Marthe, M^e
"l'abbé Rigault, le Dr. F. Marquet etc ... et l'autour de ces
"églises - Dans la nef, l'administration civile de l'Hôpital
"au complet.

"Et maintenant, chère et Vénérée Soeur, nous
"reposez dans la paix du Seigneur ... Nous prions
"pour vous et nous nous demandons de le faire, avec
"ferveur "Priez aussi pour nous qui gémissons encore
"parmi les tribulations et les dangers de cette triste
"exil ! ...

19 Juin 1918

Sœur Victoire Fillesant

Bacrat

Née à Toulouse, le 30 octobre 1837, notre chère Sœur Victoire fut toujours une humble violette des champs.

Élevée par nos Vénérables Anciennes du Pensionnat de la Madeleine, elle tremblait habituellement devant ses Maîtres. Le port majestueux de Mère Victoire de Malbec, Son ton un peu solennel, Ses paroles rares et brefes l'impressionnaient particulièrement. Aussi dans la charité de Ses compagnes qui riaient aimablement de Sa pusillanimité et L'aiderent à en ten-
omphier quelque peu, Anna Filleant se ferait laisser paralyser entièrement par La Timidité. Avec une admirable candeur, Elle se jugeait d'ailleurs à peu près incapable de culture intellectuelle et se dédommageait par une grande piété et une grande activité en tous les travaux manuels des obscurités dont les éléments de la Science lui semblaient entourées.

Elle grandit ainsi simple et bonne cherchant toujours à Se faire oublier et à demeurer inaperçue et cachée à moins qu'il ne s'agit de subir une humiliatioz ou de faire une pénitence car elle était fortement persuadée que ces choses là lui étaient dues cent fois.

Sur le seuil de Sa dix-huitième année, effarouchée à la pensée de quitter le Couvent, n'ayant aucun attrait pour le monde et beaucoup d'amour pour Jésus, Elle sehardit jusqu'à laisser deviner Son désir de se consacrer à Dieu. Admise au Noviciat de Sainte-Marthe, Elle y arriva sous les auspices de Sainte-Thérèse, le 19 octobre 1859. Les raisons de Sa grande jeunesse et Sa grande timidité ayant quelque peu mis d'ailleurs à Son initiation aux pratiques de la vie religieuse, La Chère petite Anna reçut le Saint Habit que le 7 octobre 1857.

En récompense des efforts qu'elle avait faits pour Se surmonter autant que pour être agréable à La Dame Supérieure de la Madeleine, on donna à la nouvelle Novice le nom de Sœur Marie Victoire et Elle s'efforça bien de le porter dignement qui atteignit la fin de

Mémoires de notre
Sœur Zélie, alors
épouse Delord

vingt et unième année, le 11 octobre 1898, il lui fut donné de se consacrer entièrement à Jésus.

A partir de ce moment, quatre étapes seulement se partageaient la vie de notre très humble Soeur Victoire : elle fut 17 ans directrice de la Salle d'Asile de Piégut, 13 ans lingère et infirmière au Pensionnat de Lérigoux, 14 ans directrice de l'Ecole libre de Culzac et Supérieure de cette petite Communauté. Enfin les 26 dernières années de sa vie se consumèrent très obscurément dans la charge de lingère à l'Hôpital de Sarlat.

Les soins donnés par Soeur Victoire aux enfants des Ecoles de Piégut et de Culzac lui avaient valu, avec la profonde estime des familles, une mention fort honorable de l'Académie. Jamais elle n'en éprouva la moindre petite satisfaction d'amour-propre. Jusqu'à la fin elle ne chercha que le regard de Dieu, le Contentement de Son Divin Coeur, Sa gloire et le bien des âmes. Se jugeant très indigne des œuvres de zèle, elle concentrait ses efforts dans la prière, la ponctualité, l'application à toutes les vertus religieuses, l'union à Dieu qui daigne communiquer Ses mérites infinis à nos moindres actes quand nous les faisons avec Lui, en Lui et pour Lui.

La vieillisse ayant ramené Soeur Victoire à l'état d'aufrage, elle y demeura sans aucune de ces exigences, de ces caprices, de ces colères qui rendent parfois si pénibles les pauvres vieillards atteints de cette lamentable infirmité. Son humilité et Son Discrétion grandissent encore dans cette épreuve où on la vit toujours douce et paisible, sans plainte dans les souffrances, sans murmure dans les oubliés, sans impatience dans les traverses et toujours balbutiant à la Terre Sainte Vierge d'immenses Ave.

C'est ainsi qu'elle s'éteignit doucement en la fête de Sainte Paule le

26 Janvier 1918

St Eudoxie Reix

Sa Miséricorde

Marquerite Reix vint au monde au village de Gondaille, Commune de Lachapelle Montalouvet, perdit son père de bonne heure et fut élevée au Pensionnat de Latour Blanche par nos chères Soeurs Steclus. Nature à la fois très aimante et très droite, la chère petite eut peu de peine à se laisser façonner pour la vertu. Il semble vraiment que c'est elle qui fut promptement couronnée l'ennag^e de Soeur Thérèse tant il y avait de ressemblance en ces deux âmes où la Foi, la Charité, le dévouement, l'obéissance le règle étaient incomparablement revêtus de la plus délicieuse candeur. Ce fut Soeur Thérèse d'ailleurs qui découvrit le Secret du Roi au fond du cœur de la jeune enfant et qui l'encouragea à le révéler à sa famille et à y répondre lorsque eut sonné l'heure de la majorité.

Toute piété de bonté la chère jeune fille s'effrayait à la pensée des larmes qui allait faire couler des yeux de sa Mère et, sans l'intervention de Mère Thérèse, peut-être eût-elle attendu encore et trop longtemps.

Avec une grande douceur, avec ce langage plein de foi et d'amour qui lui était familier, Mère Thérèse obtint aisément le consentement de Madame Reix de son mari et des autres membres de la famille et les consolant tous en leur faisant entendre l'inestimable prix du Sacrifice, elle conduisit Marquerite aux Novices le 10 novembre 1836. Née en 1834, celle-ci était d'âge de 22 ans et tout habituée à la pratique de notre Sainte Règle par son long séjour près de nos chères Soeurs de Latour Blanche. Elle retrouva ses le Seuil de la Maison Mère, Mère Emmanuel Seydel, professe depuis un an à peine, qui avait été sa maîtresse à Latour Blanche avant d'entrer en religion et qui venait d'être chargée d'instruire les Novices par le Vénérable Abbé de Lavallette-Montberon. Nous avions à penser que se retrouver en de telles conditions

très doux à ces deux vertueuses âmes et que les exemples et les conseils de Mère Emmanuel furent un stimulant pour la jeune prétendante aux biens où la nature cherchait à réclamer ses droits.

Un peu moins d'un an après son entrée en religion, Marguerite Reix fut admise à recevoir le Saint habit. À l'occasion de cette cérémonie nous trouvons, à la page 88 du 1^{er} volume du "Journal" de la Congrégation, les lignes suivantes tracées par la main de notre si dévoué Supérieur, M^r le Chanoine Jumiède :

(suite)

"A jusqu'en 1857, où n'avait (pas) fait donner dans la maison du Noviciat que des retraites partielles le local n'étant pas encore entièrement terminé et approprié à sa destination, mais cette année 1857 une retraite générale a eu lieu et a été suivie par plus de cent religieuses qui y étaient venues des diverses maisons. Elle a été donnée par M^r le Chanoine Bernaret Supérieur des Missions diocésaines. Elle a commencé le 1^{er} Octobre et elle s'est terminée le 7. Tout fait supposer qu'elle aura produit les meilleurs résultats. Elle a contribué à resserrer de plus en plus les liens qui unissaient déjà toutes les religieuses de Sainte-Marthe."

"Cette retraite a été clôturée par la dixième prise d'habit et par la dixième profession" (déjà faite depuis la fusion) et à laquelle prirent part 7 postulantes et 7 Novices.

Au sortir du Noviciat, S^r Eudoxie fut appliquée au soin des enfants et des pauvres à Millau de Nostre Dame. Cette œuvre ayant été abandonnée peu après, la jeune char fut envoyée à l'Hospice de Saint-Sulpice, complété, comme toutes les maisons similaires, par une école des plus prospères. En ces deux endroits S^r Eudoxie fit preuve d'une bonne volonté absolue, d'un dévouement sans bornes et d'un esprit d'obéissance et de pauvreté fort remarquable. D'autre part Sa modestie, Sa prudence, Sa piété, Sa ponctualité, Sa patience et Sa douceur en firent un sujet de profonde édification.

Il en fut ainsi, et plus encore si il est possible, à la Miséricorde de Bergerac où notre chère Soeur

* Il avait fait profession le 11 octobre 1858.
Voir au sujet de cette cérémonie un extrait du Journal tome 1, à la page 433 du présent registre.

fut envoyée en 1866 et où l'école désormais toute sa vie,
(Sauf 4 mois de Superiorat à Cahuzac en 1882)

Partageant toujours ses journées entre la chère classe de l'externat et le Soin des pauvres, il serait difficile de dire à laquelle de ces deux œuvres elle donna le plus de dévouement et de zèle : les enfants ? elle les aimait, elle en était vénérée et chérie, elle les enseignait avec soin, elle les traitait avec une bonté que n'altéraient jamais leurs incartades, elle leur apprenait surtout combien est doux le Service de Dieu et l'accomplissement du devoir ; elle les suivait de ses prières et de ses bons conseils lorsque elles cessaient de fréquenter l'Ecole, qui pourrait dire la bienfaisante et profonde influence qu'elle a ainsi très obscurément exercée ?

Des pauvres ? elle était toujours à leur service, prévoyant leurs besoins et y pourvoyant avec une vigilance et douce charité. Comme elle était exacte à distribuer chaque matin la Soupe et le ragout préparés par les Soins de Soeur Marceline, comme elle avait donner à chacun ce qui lui convenait le mieux, remplir les gamelles selon les besoins des malades ou des infirmes qui n'avaient pas venir et faire de longues courses pour les leur poster à temps ! Avec quelle douce patience elle arrangeait toutes choses dans le pauvre ménage, calmant les irritations, essuyant les larmes, consolant les chagrins, adoucissant les douleurs physiques par l'application de bienfaisants remèdes et les douleurs morales par la bénignité de ses paroles pleines de foi et de confiance en Dieu. Au retour, elle trouvait encore moyen de travailler pour ses chers pauvres cousant ou raccordant le linge, les vêtements ou les couvertures dont ils avaient besoin et utilisant les jours de vacances pour des quêtes à leur intention. En ces quêtes, elle allait toujours solennelle avec sa compagne, égrenant son rosaire et demandant tout le parcours du psaume des "Ave Maria." Il qui pourra dire le nombre d'intercalées qu'elle a réussi à faire entrer dans

Assiles les Sauvants ainsi de la misère, du désespoir, de l'apostasie même, et leur procurant avec ses soins matériels l'inestimable bienfait d'une bonne mort! Qui dira aussi combien d'enfants elle a arrachés à la rue, au vice, à toutes les misères physiques et morales en les plaçant dans nos orphelinats ou chez l'excellente catholiques. Aucune démarche, aucune fatigue ne lui coûtait lorsque il s'agissait du bien présent et du salut éternel des âmes. *

Cette vie de piété, de dévouement, de labour intense se continua tout uniforme durant cinquante années. Les facultés de la Chère Soeur allèrent alors s'affaiblissant progressivement. Elle éprouva une souffrance très méritoire en le constatant, en se voyant forcée de cesser la classe d'abord, puis les visites aux pauvres et enfin, peu à peu, les mille petits travaux par lesquels elle s'ingéniait encore à leur procurer quelque objet nécessaire ou quelque allégement à leurs douleurs.

Très tournée au voulable divin, tout abandonnée à l'amour de Jésus Crucifié, elle lui rendit son ame en la fete de Sainte Geneviève le 3 Janvier 1918, dans la 84^e année de son âge et la 60^e de sa Profession

3 Janvier 1918

* Court cet apostolat ne s'exerçait jamais au détriment de la règle. On trouvait toujours l'obéissance rendue à l'heure précise à la chapelle, au réfectoire, à la Salle de Communauté, partout où l'appelait l'obéissance. Aux récréations, munie d'une permission, elle aimait à donner un coup de main à la Réfectoires et à la Soeur chargée de la vaisselle et nous l'avons vue fidèle à ces humbles travaux jusqu'à dans les derniers mois de sa vie. Elle y dormait même alors beaucoup plus de temps pour se dédommager de ce que la Surveillance des enfants ou le soin des pauvres ne la permettait plus de se rendre ailleurs.

Monsieur Dabat avait une très grande estime pour l'edouice. Il la confessait aux retraites et la voyait à chaque de ses haltes à Bergerac

Extrait du Journal : La retraite Générale de 1858 a été ouverte le 1^{er} octobre à 8 heures
 « du Soir ; elle a été donnée par le Père Anthelme Capucin du
 « Couvent de L'Épineux ; elle a été suivie avec beaucoup de zé-
 « lément et la maineure dont elle a été faite donne de belles et
 « sérieuses espérances sur l'objet de ses résultats. . . .
 « Dans cette retraite plus encore que jamais, les âmes ont rapproché entre elles de charité, d'union, de bonne intelligence et
 « elles ont été entre elles comme si elles étaient toutes toutes du
 « même Noviciat. La fusion qui paraissait, dans le principe,
 « ne pouvoir s'établir que très difficilement doit être com-
 « déré maintenant comme pleinement et parfaitement
 « accomplie.

« Le 11 octobre 1858, à 8 heures du matin, la retraite
 « a été clôturée par la Cérémonie de Profession qui a été
 « présidée par Monseigneur Georges Massonais Evêque de
 « L'Épineux assisté de ses Vicaires Généraux (M^rs les Mauries
 « Junière et de Saint-Ecupéry) par M^r l'Abbé de Mont-
 « a-Brun Directeur du Noviciat et plusieurs autres prêtres de
 « la ville et du diocèse. - Le h. P. Anthelme a prononcé le
 « discours et, à la fin de la Cérémonie, Mgr a fait une de ces
 « allocutions où son cœur fait si bien parler au cœur de
 « chacune des personnes qui composent son auditoire.
 « Les jeunes personnes qui étaient l'objet de cette Cérémonie
 « étaient au nombre de 16 dont 6 pour la profession et
 « 8 pour la Véture. - Les six Novices qui ont prononcé
 « leurs vœux étaient celles qui avaient pris l'habit le 7
 « octobre de l'année précédente, savoir :

- 1^e Sⁱ Eugénie Mozerque,
- 2^e Sⁱ Euphrasie Lamercy,
- 3^e Sⁱ Eudosie Reise,
- 4^e Sⁱ Victoire Trillement,
- 5^e Sⁱ Magdeleine Carleomel,
- 6^e Sⁱ Virginie Lépinasse. . .

S: Regonde Melle.

Sarlat

435

Nov 16 - Guapachos

Sœur Dosithée Leyssieu

Beaufort

Notre chère Sœur Dosithée vint au monde, le 8 Juin 1812, au Bourg de Saint Genès où son père (M^e Jean Leyssieu) homme intégré et loyal exerçait les fonctions de Notaire, tandis que sa mère (M^e Esther Tousale) tout aimable et douée faisait régner sur son entourage une atmosphère de bienfaisance et de paix. Les deux époux étaient, cela va sans dire, des plus épris et des plus vertueux.

Déjà une fille leur avait été donnée depuis 10 ou 12 ans, lorsque notre chère Sœur fit son entrée dans la famille.

Peut-être M^e Leyssieu regretta-t-il que ce nouvel enfant fut une fille?... On peut affirmer cependant que cela n'empêcha ni lui ni sa femme de choisir la petite Benjaminne si bien qu'on la nomma Aimée.

Du reste elle était si mignonne, si gracieuse, si charmante que chacun se plut à la choyer non seulement en ces premières années où les charmes ravissants de l'enfance parent jusqu'aux caprices et aux colères des tout petits, mais tout le temps de sa jeunesse et jusqu'au décès de ses bien aimés parents.

de cette Pour moins se séparer

chère fille, ceux-ci ne voulaient pas songer pour elle au brillant pensionnat d'Angoulême où leur fille aînée avait fait son éducation. Ils voulaient même qu'elle demeura à Saint-Genès jusqu'après sa première Communion. La piété précoce de l'enfant n'y perdit rien, semble-t-il, par la foi ardue, l'érudition profonde, la charité bouillante du Vénérable Curé de Saint-Genès, M^e l'abbé Leymarie, lui fournirent une préparation des plus sérieuses et des plus soignées si bien qu'à partir de ce jour, entre la petite Aimée et le Bon Jésus commença à se tisser le lien puissant de la fidélité dans l'amour. Peu de temps après d'ailleurs, la fillette eut le bonheur d'être confiée aux dames de

Prêtres qui dirigeaient alors, non loin de Saint-Germain, à Montignac un pensionnat très florissant. Aimée ne tarda qu'à en faire la joie par Son entrain, Sa gaieté, L'humilité et la douceur de Son caractère. Elle y eut autour d'années que de compagnes, la Congrégation des Enfants de Marie fut heureuse de lui ouvrir Ses rangs et ses vertueuses Maîtresses lui témoignèrent toujours la plus maternelle affection. Si, au point de vue du succès dans les études, Aimée se contenta, trop facilement peut-être, de tenir une place moyenne, en revanche elle remporta toujours le prix des travaux manuels pour lesquels elle avait un goût exquis et une remarquable adresse.

Nous avons dit que notre chère Soeur appartenait à la Congrégation de la Vierge Sainte, mais nous ne savions faire comprendre assez combien elle en était heureuse en particulier quel était Son amour pour notre Céleste Mère. Souriait à la filiale tendresse de cette âme candide, Marie voulut la donner dès lors tout entière à Jésus. Aussi tandis qu'Anne récitait pieusement mille Ave en envoiant Le Bonheur du divin Enfant porté dans les bras de la Reine des Anges, celle-ci insinua profondément en Son cœur La noble ambition de la vie religieuse...

Ce secret divisé, La jeune fille ne tarda qu'à le divulguer à Ses parents lorsque, rentrée à la vie de famille, Elle les entendit former pour Elle des projets de bonheur humain. Très surpris et très contrariés tout d'abord, M^r et M^me Eeyssieu se persuadèrent bientôt qu'il n'y avait dans la prétendue volonté de leur fille rien autre chose qu'une chimérique illusion, un fort éphémère désir, illusion et désir dont, très certainement il ne resterait bientôt plus trace. Ils demandèrent donc seulement à Aimée d'attendre quelques mois avant de songer à fixer Son avenir. La jeune fille y consentit de très bonne grâce et, en la voyant si enjouée, si aimable dans le cercle de la famille, si gai dans les parties de plaisir et les réunions d'amis, si bien à leur endroit, si reconnaissante des galeries dont elle était l'objet, M^r et M^me Eeyssieu de doucement applaudirent le succès de leur prudent stratagème.

Un an se passa ainsi au bout duquel le bon Notaire crut l'heure favorable pour faire à sa fille de séduisantes propositions; mais, à sa grande surprise et à son grand regret, il la trouva déterminée à réaliser les espérances qu'il avait jugées d'autant moins solides qu'elles étaient plus célestes..... Surmontant sa violente émotion, M^e Geyssien fit à Aimée toutes les objections que purent lui fournir la prudence humaine et la sollicitude paternelle... Il la fit ainsi beaucoup pleurer, mais il ne réussit point à triompher de sa volonté, car Marie Immaculée voulait lier à Jésus le cœur de son enfant avant que le souffle du monde ait pu l'atteindre et le ternir.

Qui a connu Soeur Désirée n'a pas de peine à comprendre combien elle eut besoin du Secours de sa Céleste Mère pour s'arracher à la tendresse éprouvée de ses parents et de sa Soeur bien-aimée!.. Une grand'mante de la jeune fille, notre bonne Mère Julie de Jésus lui vint aussi en aide en se chargeant de l'accompagner au Noviciat qui la reçut le 22 aout 1871.

Le changement était grand pour la jeune pénitante! Brusquement privée des mille délicatesses auxquelles l'affection excessive de ses parents l'avait accoutumée dès le berceau, elle trouva froide, austère, sévère l'atmosphère de virilité, de renoncement, de générosité en laquelle elle était subitement plongée; tandis que "le pain de la vertu" (si largement distribué chaque jour aux Novices) lui parut très amer et très dur étant pétri surtout d'humiliations, de pénitences et de sacrifices!.. Mais, hâtons-nous de le dire, le feu du divin amour eut promptement raison de ces répugnances. Il réchauffa et embellit l'atmosphère et cuvit de telle sorte l'aliment régénérateur que humiliations, peines et sacrifices devinrent pour l'âme d'Aimée aussi savoureux qu'ils étaient bénissants.

Mère Angèle d'ailleurs avait de merveilleux Secrèts pour embraser ses filles et Mgr Bonnet alimentait sans cesse les ardeurs de cet embrasement.

Ainsi secourue et toujours confiante en Marie, Aimée fut admise à la vître au terme de sa

première année de probation. Le 2 octobre 1872, en la fête des Saints anges gardiens, elle prit le voile et reçut le nom de Sœur Marie Dosithée.

Le Noviciat proprement dit commençait. Voulant lui voir réaliser la Sainteté de son protecteur patron, on y exigea beaucoup de Sœur Dosithée. Flechit-elle quelque peu sous la charge ? le grain de Sarlatais opposa-t-il une résistance au divin ciseleur ? ou voulut-on seulement donner par l'épreuve une nouvelle force aux jeunes vertus de la Novice ?... Pour tous ces motifs peut-être celle-ci ne fut admise à la profession que le 7 avril 1874. M^e Bonnet Vicaire Général reçut ses vœux assisté de M^e l'Abbé de Saint-Lexupéry, aussi Vicaire Général et de M^e l'Abbé Matimès aumônier de la Congrégation. Le Sermon fut admirablement donné par M^e le Chanoine de Moleron et le souvenir de cet heureux jour demeura profondément gravé sur l'âme de Sœur Dosithée qui aimait à revenir en arrière pour en savourer de nouveau toutes les délices.

La vie de la nouvelle professe s'écoula dès lors dans un apostolat humble et pénible auprès des petits enfants de nos asiles de Saint-Astier (pendant 18 mois), de Chiviers (pendant 3 ans), de Belvès (pendant 2 ans), de Hibéac (pendant 9 ans).

Sur tous ces endroits, Sœur Dosithée eut pour ses enfants une sollicitude, un dévouement, une affection véritablement maternels. Charmés par sa douceur et sa bonté, ces chers petits lui donnaient tout leur cœur et on en a vu beaucoup qui, devenus ouvriers, soldats, Séminaristes même et rencontrant fortuitement Sœur Dosithée lui faisaient au cœur en pleurant à la grande stupéfaction des passants et à grande confusion.

Après 16 années de ce dur labeur, la Santé de Sœur Dosithée donna les plus sérieuses inquiétudes. La licéitation de l'Asile de Hibéac en octobre 1888 lui avait porté un coup des plus violents et des plus funestes et les déchirements, toutes les amertumes qui régnaient

ce triste événement ne contribuerent pas peu à en aggraver les suites. La chère Mme se faisait de grandes violences pour demeurer debout afin de diriger la classe enfantine, ouverte aussitôt après la laïcisation de l'Asile, où toutes ses petites filles l'avaient rejointe.

(Par les soins de Mme Thérèse)

Dans les premiers mois de 1890, l'état de S^e Dorothée parut désespéré. Il devint évident alors qu'on avait affaire à une Salpingite purulente et qu'aucun moyen de guérison n'était plus permis. Une année s'écula dans de continuelles et très vives souffrances. La vie s'épuisait goutte à goutte dans cette lutte de la nature contre d'inquiéssables maux. Persuadé que sa malade n'avait plus que peu de temps à vivre, le bon docteur Durieux voulut lui donner la consolation de recevoir les soins de sa mère et conseilla vivement l'air natal comme dernière planche de salut. La pauvre mère-bonne fut donc transportée à grand peine à St Genès et soit effet de l'air natal en effet, soit résultat prodigieux des soins maternels, elle y vécut un an malgré l'épuisement où la réduisait le continual secoulement des alèces.

(à Gabrousse village de la C^{te} de St Genès)

Nos Mères cependant s'effayaient et s'affligeaient de la prolongation de cet état de choses... Privée de secours religieux, affaiblie par la maladie, amollie peut-être par l'atmosphère du foyer paternel si délecté à la vie religieuse, l'âme de S^e Dorothée, au lieu de s'enrichir dans l'épreuve, ne courait-elle pas de grands dangers? Nulle moyens furent tentés pour la rendre à la vie de Communauté. Se souvenant des tortures qu'elle avait endurées pour être transportée à St Genès, S^e Dorothée reculait toujours devant le retour plus dangereux encore étant donné l'état d'épuisement auquel elle était parvenue. Elle frémissoit d'ailleurs à la seule pensée du dernier adieu à dire à sa Mère!.. Notre bonne Mme Thérèse alla plusieurs fois voir la chère malade; elle lui envoya le Bon Père Allard, elle lui prêta des soeurs qui assurèrent la soigner à tour de rôle. Surtout elle pria celle

fit prier. Enfin, notre bonne S^e Alexandrine Lissier étant demeurée q. q. jours près de notre bien-aimée malade trouva les accents qui devaient relever son courage et lui donner la force de tous les sacrifices
 (Un voyagea d'abord jusqu'à Arlat où l'espoir de guérir à Lourdes triompha de tous les effrois de S^e Dosithée. Le pèlerinage bénit s'accueillit en octobre 1892. Mère Thérèse, Mère Clémence et M^e Leyssier accompagnaien la chère malade qui, à la grande gloire de Notre-Dame de Lourdes, guérit subitement dès qu'on l'eut plongée dans la piscine! Elle s'y dressa dans une joie débraide et s'en alla laisser la statue de la Très Sainte-Vierge qui domine le bassin!... Melle de Guise et toutes les personnes qui avaient hésité à la laisser S^e Dosithée en la voyant si malade et si faible furent émerveillées et admirèrent à ses actions de grâces et à celles de nos Mères. Madame Leyssier, qui était demeurée à l'hôtel, s'évanouit en la voyant rentrer à pied aussi alerte et aussi gaie que si aucun mal n'eût jamais menacé "La vie"!.. Ce fut une journée du Ciel et le retour à Sainte-Marthe un triomphe. Il y eut à cette occasion chant du Magnificat, Salut solennel et procession dans les jardins. La Cérémonie se termina à l'Oratoire par le chant des plus beaux cantiques. Tout L'Éisqueux était venu. Chacun voulait voir notre chère miraculée et lui parler! et toutes ces choses ont laissé en nos coeurs de très doux et précieux souvenirs.

Disons tout de suite que S^e Dosithée a figuré avec bannière spéciale dans le groupe des miraculés à la procession du Cinquantenaire des Apparitions en 1908, sur l'appel de Melle de Guise qui était encore alors directrice de "l'Hospitalité".

Après la guérison de notre chère Soeur, l'abbé réclama à grands cris son retour. On ne fit cependant que la préter quelques mois à cette localité afin que les habitants fussent de leur convaincue de la réalité de sa curiosité.

(30 juillet 1892)

Après avoir fait de courts séjours à Lalinde et à Saint Georges, Sœur Dosithée fut envoyée au pensionnat de Mussidan où elle demeura quatre ans (1893 - 1897) et qu'elle quitta pour celui de la Madeleine en décembre 1897. On ne saurait dire assez combien cette chère Sœur était appréciée par les familles et chérie de ses petites élèves. Celles de Mussidan ne l'ont jamais oubliée et celles de Bergerac, beaucoup plus nombreuses encore, gardent son souvenir en vénération. Le caractère particulier de la classe de Sœur Dosithée c'était l'ordre, la paix, le calme, la clarté. Elle donnait aussi les leçons d'ouvrage des autres classes et y réussissait admirablement. Les grandes enfants étaient heureux de bénéficier de ses leçons tandis que leur cœur était gagné par ses procédés toujours aimables et doux. Dix ans plus tard ainsi au bout desquels le cher pensionnat de la Madeleine, venu d'un siècle, dut disparaître devant les exigences de la loi. Comme dévoué au profond chagrin de la chère Sœur, on lui confia ici la petite classe de l'externat.

Les choses allèrent ainsi jusqu'en 1911 où toute œuvre Ardaine nous fut interdite à l'étranger de par la loi ! Les talents, le dévouement et les vertus de Sœur Dosithée furent alors utilisés à l'Hospice de Monpazier jusqu'en 1916 où la guerre la vit éprouver ses dernières forces en se multipliant dans notre ambulance de Lalinde et, à la fermeture de celle-là, dans l'ambulance XV de la place Fraissinet à L'Isle-Jourdain.

En 1916, Sœur Dosithée fit un acte héroïque d'obéissance en quittant le sein des blessés pour celui des nouveaux-nés que l'"Assistance" venait de transporter de l'Hôpital à l'Asile Beaufort. Ce fut vraiment la dernière station de son Calvaire car elle y souffrit un crucifiement moral en même temps que sa vie, minée par les nuits sans sommeil succédant à des jours très pénibles. Son départ rapidement vers sa fin

Elle ne se plaignait point et donnait à sa tâche tous le soin qu'elle avait toujours apporté à toutes choses. On espérait que le temps, l'habitude auraient raison de l'immense dégoût, de la répugnance profonde qu'elle avait eu devoir faire connaître à ses supérieures avant de se mettre à l'œuvre. Il n'en fut rien et lorsque la grippe s'abattit sur Soeur Dosithée en fin Septembre 1918, il fut aisé de prévoir que l'issue de cette maladie serait fatale.

Dès le 9 octobre notre chère Soeur reçut en pleine connaissance le Saint Vœu que c'est l'ultime passion dans les sentiments d'une humilité profonde et painible avec une entière soumission à la volonté de Dieu.

Notre Reverende Mère Agnès était partie l'avant-veille Soeur Dosithée eut aimé la revoir. Malheureusement cette consolation lui fut refusée : un incident ayant retardé jusqu'au 20 octobre à 9 heures du soir l'arrivée de notre Mère tandis que le Bon Maître avait rappelé à Lui notre chère mourante ce même jour vers midi. Elle a rendu le dernier soupir avec calme et douceur entre les bras de sa dévouée garde-malade, Sœur Thérèse Lasfargues et de sa Soeur bien-aimée Madame Traïd'fond.

20 octobre 1918

Soeur Sébastie Dubot

Miséricorde

2012 vers 2018

Comme celle de Notre-Seigneur, la vie de notre bienheureuse Soeur Sébastie fut humble, cachée, laborieuse et pauvre. La réalisation de ce beau modèle ne s'effectua point sans efforts et sans lutte : lutte continue entre le naturel bouillant et la volonté rivée à Dieu, efforts constants contre toutes les réclamations de la personnalité, contre toutes les tendances de l'amour de soi-même.

Née le 1^{er} mai 1849, en une humble métairie de Montreuil exploitée par ses père et mère, Jean Delat et Catherine Martine, notre chère Soeur reçut au baptême le nom de la très Sainte-Vierge. Que toutefois la vie

fluïdes accumulés autour des enfants riches en comparaison des trésors assurés à une âme par l'imposition de ce nom béni ! Sous l'égide de Sa Céleste protectrice, la petite Marie grandit en âge et en sagesse, elle goûta de bonne heure les joies de la première communion. La récitation des vœux du baptême, Sa Consécration à la Reine du ciel furent particulièrement ferventes et, sans doute, dès ce jour notre cher cœur sentit naître en son cœur la noble ambition de l'union divine. Situé entre Montfort-l'Évêque, Neuville permettait à la petite fille d'entrevoir quelquefois, aux grands fours de marché, celles de nos Sœurs qui desservaient les hospices de ces localités... et, à l'inve de tous, Jésus attirait la jeuneâme vers leur genre de vie.

En attendant, l'aisance ne régnait pas au foyer, Marie dut s'éloigner de la métairie et entrer en condition. Elle y demeura longtemps acceptant simplement humblement cet état de séparation et s'efforçant de satisfaire les personnes qui l'employaient à leur service.

C'étaient M^{es}demoiselles Montboix, Maîtresses de pension, rue Saint-Martin à Périgueux. La prudente sagesse, l'honnêteté à tout épreuve, la propreté méticuleuse, le talent culinaire et les soins consciencieux de Marie en toutes sortes de travaux lui méritèrent si bien l'estime et la confiance de ces dames, qu'elles lui abandonnaient le pensionnat à l'époque des vacances. Ce fut ainsi que disposant de quelques loisirs, Marie fut amenée à faire la connaissance de notre Sainte Mère Angèle et à la visiter de temps en temps jusqu'à ce que, le père Dubet étant mort et sa veuve fisée auprès d'une de ses filles, mariée à St Léon sur l'Isle, il fut possible à la jeune domestique de réaliser ses pieux désirs.

Elle avait déjà 29 ans lorsque le Noviciat lui ouvrit ses portes le 12 Septembre 1874. La longue expérience qui elle avait faite de la Supériorité, du travail et du dévouement ne furent pas sans doute sans faciliter à Marie le postulat et le Noviciat. D'autre part la grande franchise, la Simplicité, la Spontanéité, la confiance apportées par elle en tous ses rapports

avec Ses Supérieures réservent beaucoup celles-ci à faire pour
 l'âme de S^r Marie à la vie religieuse. Aussi, par une prière
 spéciale de la Très Sainte Vierge, la chère petite postulant
 eut-elle la joie de recevoir le Saint habit en la fête de
 Notre-Dame des Anges le 2 octobre 1875 et de faire pro-
 fession, en cette même fête, le 2 octobre 1876. Surajoutant
 à ces 2 grandes faveurs Sainte-Marthe voulut garder encore
 une année en Son sein la petite Soeur privilégiée de Marie
 jusqu'en juillet 1877. Soeur Sébastie continua au Noviciat
 son modeste emploi d'aide cuisinière. Alors, un vide s'était
 produit à l'hôpital de Tarlat, elle y fut envoyée et y deman-
 dra 10 années après lesquelles la vie de la chère Soeur fut
 tout un enchaînement de sacrifices. Par petites étapes
 dont la plus longue fut de cinq ans et la plus grande
 partie d'une année seulement elle passa successivement
 par vingt postes différents!.. Au quatorzième changement
 elle fut sur le point de perdre courage et fortement
 tentée d'abandonner la croix qu'elle portait d'une
 façon très édifiante pourtant depuis déjà 28 années.
 In ces circonstances critiques, elle eut la sagesse d'aller
 confier ses peines à notre bonne Mère (M^re) Germaine
 Lafargue Supérieure de l'hospice de Mussidan, as-
 saisin du poste occupé alors par la pauvre affligée.
 Tout s'arrangea aussitôt, la tentation s'évanouit,
 le courage fut ravivé et un séjour de trois années
 à la chère Maison-Mère acheva de cicatriser les bles-
 -sures de telle sorte que dans les 12 années qu'il
 lui restait à vivre Soeur Sébastie fut encore
 employée en 6 postes différents. Au reste jamais elle
 ne se plaignit quelque chose que fut la souffrance
 une fois seulement avec une simplicité respectueuse
 et toute filiale, elle dit à Mère Emmanuel: « Ma
 Mère, vous me changez bien souvent! » A
 quoi notre chère M^re répondit avec son bon
 sourire: « Ma bonne Soeur Sébastie, il me faut
 toujours une petite boule pour toucher les trous
 comme vous avez, Dieu merci, un très bon caractère!
 C'est vous que j'ai choisie pour être ma petite
 boule! » Partout où elle fut trouvée la Libellule

Servante, aimable, gare, très régulière, très pieuse, et soigneuse jusqu'à la perfection des moindres détails de son emploi. Soit qu'il s'agît de la cuisine, soit qu'il fut question de la lessive - cour.

Par respect de l'ordre établi et dans le but de conserver la paix, elle ne s'immisçait jamais dans les emplois des autres; mais elle ne manquait jamais de rendre aux Soeurs tous les services qu'elles lui demandaient.

La ferveur toutefois de cette chère Soeur, son dévouement exemplaire, l'ordre méticuleux qu'elle faisait régner dans ses divers offices, la propreté minutieuse dont elle s'environnait, la perfection avec laquelle elle accomplissait les plus humbles travaux étaient le fruit de l'union de son âme avec le Bon Maître et démontait le fond avec lequel elle s'efforçait de procurer sa gloire. Il y eut bien parfois quelques ombres à ce beau tableau. L'ardeur du tempérament, l'cessive sensibilité de l'âme se traduisent parfois par de brefs débâcles ou par de crises intérieures. Ces chutes étaient rares, courtes et toujours pardonnées et lavées par le profond repentir des bons Soeurs.

Lorsque Soeur Sébastien revint pour la 3^e fois à la Miséricorde, le 1918, elle était fort lasse, presque épuisée. « Ma Mère, dit-elle à la bonne Supérieure, je viens ici pour y mourir. Je dis à Mère Agnès que je n'ai plus de force, mais elle m'a répondu qu'il faut aller jusqu'au bout! » On l'encouragea, on la signa, on lui menaçait le travail de telle sorte qu'elle eût plutôt à déjager qu'à agir (ce qui était d'ailleurs tout à fait, l'intention et le désir de notre bonne Mère Agnès) et les choses allèrent ainsi jusqu'à la fin de 1918.

Le 5 Janvier ^{au matin}, comme la chère Soeur se disposait à reprendre sa tâche à La Panouse pour la rentée des enfants, elle fut frappée d'appoplexie et sans avoir收回é la connaissance, elle expira dans la soirée étant âgée de 73 ans et 9 mois.

5 Janvier 1919

Sainte Justine Condron

Converse

Le Brugue

In la fete de Notre-Dame des Miracles (le 9 juillet 1891) une petite enfant vint au monde chez de très humbles culticteurs de Saint-Laurent-la-Vallée. Les braves gens, bons chrétiens et dévots en la très Sainte Vierge se hâtèrent de faire baptiser l'enfant et voulurent qu'elle se nommât Marie. Mais, nous le Savons, la vertu ne met point à l'abri de l'adversité et Dieu a l'habitude d'éprouver ceux qu'il aime. C'est pourquoi sans doute Jacques Condron et Marie Poirier virent bientôt la misère s'asseoir à leur chétif foyer.

Le pain manquait, deux nouveaux enfants criaient la faim et Marie, privée si jeune du nécessaire de développerait peu et semblait toute prête à devenir mûre. Dans ces conjectures douloureuses, le père et la mère virent obligés de mettre leur petite fille en condition. Une digne voisine, Mme L'orblanchet la pria à son service et remplit vis à vis d'elle tous les devoirs des chrétiens: les meilleurs exemples étaient donnés à Marie; sa bonne volonté était doucement encouragée, ses petites forces étaient exercées à de petits travaux proposés à son âge tantôt aux champs, tantôt à la maison. Matin et soir, elle était invitée à prier avec tous les membres de la famille, elle assistait avec eux aux divins offices, elle les voyait exercer fréquemment la chaste et conservait en toute occasion la modération, la réserve, la discipline qui caractérisent les vrais chrétiens. Inconsciemment le modèle sur eux lui devint une joie. Elle aimait à réciter le chapelet tantôt avec sa pieuse maîtresse tantôt en allant et venant de la maison aux champs. Elle s'arrangeait souvent de manière à passer plus près possible de l'église pour courir y échapper la protection de Jésus et de Marie. Elle se plaisait aux pieuses cérémonies du dimanche, aux belles processions; elle eut, vers l'âge de 10 ans, la grande joie d'être mise dans la Congrégation de la très Sainte Vierge et de chanter avec ses compagnes à la messe.

vespres, aux Saluts, aux mois de Marie et du Rosier, à toutes les fêtes enfin ! Dès lors, du matin au soir, on l'entendait fredonner joyeusement de beaux cantiques à la très Sainte Vierge. Une jeunesse si pieusement orientée devait être couronnée par la Vie religieuse : notre Céleste Mère donne toujours à Son divin Fils les jeunes coeurs qui l'aiment avec tendresse. Ainsi en fut-il pour Marie. Elle entendit bientôt l'irrésistible appel de Jésus.

Tout ému, toute confuse, elle en fit part au bon Curé d'abord, à la vertueuse maîtresse ensuite et, enfin, 3 ans plus tard, à ses bons parents.

M^e le Curé approuva, encouragea et bénit les nobles aspirations de la jeune fille ; il l'en autorisa pour exiger d'elle des progrès dans le bien, des victoires. Sur Son caractère, l'exercice d'une abnégation toute surnaturelle. M^e L'Orbanchet conseilla la prudence et exigea l'épreuve du temps. Mais lorsque Marie se détermina à parler de ses projets à ses parents, ceux-ci jetèrent les hauts cris !

Il allait atteindre les 18 ans, ils songeaient déjà à la marier près d'eux de façon à pouvoir cultiver des champs plus vastes. Sans se laisser déconterer, Marie s'efforça de leur persuader que Ses Soeurs cadettes réaliseraient leur rêve beaucoup mieux qu'elle dans un très proche avenir. Agrement aidée par M^e L'Orbanchet, elle travailla doucement à obtenir leur consentement. Enfin, après un long et grave entretien avec M^e le Curé, M^e et M^e Poudou acquiescèrent au désir de leur fille.

Déjà mise en rapport avec nos Soeurs de Bellet, la jeune fille sollicita tout aussitôt, par leur intermédiaire, Son admission au Noviciat de Sainte-Marthe. Elle y prit place en la belle fête de l'Assomption, le 15 août 1913.

Comme Si la très Sainte Vierge eût voulu nous avertir que la chère ne nous était prétée que pour Se préparer à s'envoler rapidement au Ciel, ce fut aussi le 15 août que Marie Poudou reçut le Saint habit. C'était en 1914, on se battait, la guerre était déclarée, nous préparions l'ouverture de l'ambulance... Il n'y eut que quatre jours de retraite pour cette cérémonie et le jour suivant

celle du 8 Septembre 1915 en laquelle Soeur Justine fit profession entre les mains de M^e le Chanoine Maysonade, délégué par Messieurs les Vicaires Capitulaires.

Toute hâtive qu'il fut, cette préparation ne laisse pas d'être dure et laborieuse car les événements n'étaient point sans accentuer la singulière virilité de la Mère Maîtresse.

Peu de jours après l'envoie de ses vœux Soeur Justine fut envoyée à l'hôpital de Giberne. La Communauté qui elle complétait comptait trouver en elle une auxiliaire modeste, soumise, dévouée. Soit que la transition fut trop brusque, soit, peut-être, que la jeune Soeur fut persuadée n'avoir à obéir toute sa vie qu'à la Seule Maîtresse des Novices, la pauvre petite professe ne réalisa point de telles espérances. Elle fut pour les Soeurs un objet d'étonnement et de suffrage à tel point qu'il devint nécessaire de lui donner une autre destination. En Septembre 1917, S^r Justine fut donc envoyée au Brugue. La simplicité, la douceur, la patience inaltérable de Mère Lucile, la forme toute surnaturelle que cette Sainte religieuse donnait à toutes ses paroles, à tous ses actes, calmerent peu à peu la pauvre petite ame agitée et ramenèrent en Son Coeur la confiance et la paix.

Et Jésus vint alors achever par la souffrance physique la purification de S^r Justine et Sa préparation aux éternelles. Minée pendant 18 mois par la tuberculose, elle se montra toujours résignée, humble, patiente, courageuse, amoureusement abandonnée aux veillées du ciel.

Elle reçut paisiblement les derniers sacrements témoinna de Sa reconnaissance et de Son repos aux Soeurs qui l'entouraient et bien alla à Dieu dans la 2^e année de Son âge et la 1^e de Sa Profession le

Le avril 1919

Sœur Appolonie Crémont

Miséricorde

C'était une vaillante, une travailleuse, une dévouée, trois mots qui résument toute la vie religieuse de notre chère Soeur rappelée à Dieu à 75 ans après avoir fait l'édification des diverses Communautés où l'avait envoyée la Sainte Obéissance.

Née à Saint-Pompon, le 4 avril 1844, Elsie Thérèse Crémont manifesta de bonne heure le désir d'être toute à Dieu. Ses parents, très estimés de leurs amis et connaissances, pour leurs sentiments d'honneur et de religion, n'eurent garde de s'opposer longtemps à la vocation de leur fille. Entrée au Noviciat le 21 avril 1869, elle eut le bonheur d'y recevoir le Saint habit, le 17 octobre 1870 et de prononcer les voeux religieuse le 4 octobre 1871.

Cette même année on lui confia la mission de fonder un ouvrage à Port-Sainte-Troy. Elle mit en très peu de temps cette œuvre en si bonne voie qu' aussitôt après la retraite générale de 1872, elle dut partir à la Miséricorde de Belvès l'aide précieuse de son travail manuel.

Un peu plus tard, de 1874 à 1881, les enfants de Vauxcins, confiées à sa religieuse sollicitude, purent apprécier les qualités solides de cette maîtresse dévote et si habile à leur faire aimer le travail et trouver du charme dans l'accomplissement du devoir et dans la pratique austère de la vertu.

De 1884 à 1892, nous voyons Sœur Appolonie remplir une mission semblable à la Classe gratuite de la Miséricorde de Bergerac.

Après une année, passée à Aigner avec la plus douce charité les miséreuses de l'hospice de Montpont, Soeur Appolonie fut envoyée à l'Orphelinat de Bergerac. Elle eut toutes les bénédises et toute l'indulgence d'une mère pour ces pauvres enfants privés si jeunes des amours et des caresses de leurs parents. La Miséricorde la reçut en 1900 pour la classe gratuite où parents et enfants la dévraient beaucoup et où elle apporta le même zèle et le même dévouement que naguère. Quarante années

de ce rude et constant labeur consommaient les forces de notre bonne Soeur Appolomie. Aussi quand vient la grande épreuve de la guerre, ses 70 ans ne lui permettant plus le travail si possible de l'enseignement, elle fut se dévouer encore et sans relâche en mettant au Service de nos soldats blessés les ressources de son aiguille, raccommodant avec grand soin le linge et les vêtements de l'ambulance (qui occupait les locaux affectés aux différentes œuvres de la Miséricorde : personnel, extérieur, école gratuite)

La maladie qui devait nous la ravir prit, dès le début un caractère alarmant. Les docteurs déclarèrent tout de suite leur impuissance à la guérir et l'on dut se borner à l'emploi de calmants qui n'en soulageaient pas toujours.

Elle vit venir la mort sans frayeur ni regret. Son âme droite et bonne fut admise sans retard, nous en avons l'espérance, au festin des noces éternelles où l'Espace divin admet les Vierges Sages dont la lanterne s'éteint pas.

5 Avril 1919

Mère Félicie Vitrac

La famille Vitrac était une souche saine et robuste, vigoureusement alimentée par la foi. Lorsque notre bonne Mère Félicie naquit à St Cernin de l'Herm le 16 mars 1836, cette foi pure et ardente s'affirmait au foyer de ses parents par la pratique vaillante et fidèle de tous les devoirs chrétiens. Son père Jean Guillaume Vitrac avait épousé en 1818 une jeune Aveyronnaise, Coeur de Monsieur l'Abbé Cambournac Curé de Caprot. D'amour de cette jeune femme débordait de la piété éclairée et toute virile. Dont son Saint Frère l'avait nourrie. Digne en tout point de son vertueux époux, elle l'entourait d'égards et de délicates prévenances. Toujours attentive à le satisfaire, elle prenait le plus grand soin de son ménage et de tous ses intérêts. Quel accueil ce père et cette Mère firent au premier fruit de leur union bénie. Ils songerent tout de suite au baptême et, préférant pour l'enfant, la mort à la souillure, ils demandèrent au bon Dieu que leur petite Palmyre fut toujours digne de son état de chrétienne.

Ainsi que tous les enfants venus au monde le même jour que le Prince Imperial, la petite fille eut pour parrain Napoléon III empereur et pour marraine l'Impératrice Eugenie. Comme cadeau à leurs nombreux fils et filles les souverains offraient l'éducation gratuite dans l'établissement universitaire qu'il plairait à leurs parents de choisir. Mais Monsieur Vitrac sage et prudent de ne point faire bénéficier de cette faveur sa petite Palmyre, ne voulant point, dit-il qu'il y eût de dis proportion entre la situation de sa fille aînée et celle des autres enfants dont il plaisait à la Providence de l'enrichir. En revanche pour augmenter ses ressources il échangea son bien de St Cernin de l'Herm pour une propriété plus considérable au centre de laquelle il vint se fixer à Baneuil. Palmyre était encore si petite qu'elle oublia bien vite le village et le clocher de St Cernin pour prendre à Baneuil ces racines profondes qui attachent nos âmes au sol natal. Intelligent, vive à l'exces, douée du cœur le plus sensible, l'enfant avait un attrait singulier pour les choses saintes. M. & M^e Vitrac avaient à considérer son attitude recueillie chaque dimanche à l'église et chaque soir au foyer pendant la récitation du chapelet qui se faisait en famille. La lecture de la Vie des saints procédait

Soujours ce prieur exercice. C'était pour Palmyre une heure de pur enthousiasme. Elle se passionnait pour les martyrs, elle enviait les penitences héroïques des anachorètes, mais ses saints de prédilection étaient toujours ceux dont l'existence s'est consumée dans les œuvres de miséricorde et de zèle. Après avoir frêté quelques instants, l'oreille aux transports d'admiration de la petite fille, M^e & M^r Vihac, ne manquaient point de lui faire remarquer que les saints seraient bien peu touchés si leurs exemples ne servaient à la verte meilleure. « Ma pauvre enfant, disait le Père, t'éclamer devant la grandeur et la beauté des vertus des saints ne signifie rien si tu ne te dépêches de te corriger pour mériter leur protection et aller au Ciel partager leur gloire. » Plaisissant bien la justesse de ce raisonnement, Palmyre baissait la tête car elle avait de gros défauts et commentait souvent des incartades. Il n'était pas rare de la trouver capricieuse, colère, en sorte entêtée, même un peu passionnée pour les jeux enfantins, elle s'y livrait fréquemment au détriment de l'étude et au péril de maintes sécessions. Bancuil n'ayant ni Cure, ni institutrice, il fallait envoyer tous les jours la fillette au Catéchisme et à l'école de l'Institut de Clérans. Quelles tentations le long du chemin! et une souvent on s'oubliait par les vertes prairies ou dans les chemins creux parsemés de fleurettes, à l'ombre des haies parfumées où gazonnaient les beaux petits oiseaux. On dénichait les nids, les papillons juvéniles, priait de grâce et saisie de remords on rendait la liberté aux uns et aux autres... on rentrait la tête basse, les vêtements déchirés... et il fallait bien alors avouer ses méfaits et subir le châtiment qu'on avait si volontairement encouru. Dans de telles conditions, on comprenait combien grande fut l'étonnement de M^e Vihac lorsque M^r le Cure de Clérans résolut d'admettre à la sainte Communion cette rebelle âgée de neuf ans à peine qui, la veille même, renonçait sa petite soeur dans une promenade dépendue. Qui avait fait contracter une bouchite sous une grosse épine d'orage? Le père et la mère firent toutefois la résistance, l'ossette au bon cas, mais ce fut vain perdus car celui-ci s'étant porté garde de la ferme voisine de Palmyre, l'heureuse fillette participa au banquet céleste avec une ferme volonté d'assister à l'autre. Cette ferme volonté n'était point excentrée de crainte. Les leçons sévères de ses parents l'avaient préparée à ces révoltes.

tations du bon Dieu avaient très fortement impressionné son âme désormais envahie pour toujours par des sentiments excellents: l'humilité profonde, le repentir véhément, la plus amoureuse confiance tremblante et forte à la fois, la chère petite communiant promit au Bon Dieu une fidélité absolue en retour de ses Divines grâces. À partir de ce jour, en effet, on la vit constamment appliquée à vaincre ses défauts et à surmonter ses mauvaises habitudes.

Dans leur joie profonde, M. et M^{me} Vibac attribuèrent cet heureux changement au doux Patron de la jeunesse, l'aimable St Joseph pour lequel la petite fille avait témoigné presque dès le berceau un amour tout naïf. À ce sujet, on raconte le fait suivant: C'était un dimanche on batait le repas pour se rendre à la messe à Causse-de-Clerans. Palmire âgée de 5 ans avait dans son assiette un beau morceau de son mets favori; la mûre sarladaise. Profitant de ce que son père appelait les domestiques en retard, tandis que sa Mère faisait manger le petit frère Palmire s'esquiva un instant sans que personne y pris garde. Trois jours après rapportant des sanguins lessivés et lissés dans la petite armoire de sa fille M^{me} Vibac fut très surprise d'y découvrir un morceau de mûre en train de moisir et de tout gâter autour de lui. Fort mécontente, elle appelle l'enfant et lui demande d'un ton sévère depuis quand elle prend ce placard pour un garde-manger. « Maman, répond Palmire, vous dînez l'autre jour qu'on doit partager avec les pauvres ce qu'on a de mieux. Puis vous m'avez raconté que St Joseph était très pauvre. Alors je lui ai donné ma mûre. Je croyais qu'il la trouverait bien bonne. Mais sans doute il ne l'aime pas, à moins qu'il la garde pour le petit Jésus quand Il sera plus grand? »

La mère s'aperçut alors que le fameux régal avait été placé devant une statuette de St Joseph à laquelle la petite fille tenait beaucoup. Cessant de gronder, elle cacha pourtant son émotion se contentant d'expliquer que St Joseph dans la gloire du Ciel n'avait plus besoin des mets de la terre. Mais, ajouta-t-elle, si tu deviens obéissante et sage, si tu te prives pour les pauvres, si tu apprends vite à leur bricoler des bas tu feras plus de plaisir à St Joseph que si tu lui donnes toutes les mûres de Sarlat. »

Monsieur et M^{me} Vibac apprécièrent d'autant plus heureux changement de leur fille après que 4 autres enfants déclamaient aussi leur dévouement et leurs soins. Cinq années passeront ainsi très laborieuses, très calmes, remplies de cette joie intime

et profonde qui naît de l'accomplissement du Devoir. Puis le jour de Noël 1820 un sixième enfant vint prendre place en cette famille bénie : Palmyre âgée de huit ans le tint sur les fonts baptismaux et le nomma Emmanuel. Elle s'en fit la petite maman plus encore que des frères et sœurs, grandelets déjà, vis à vis desquels elle se montrait pourtant toujours maternellement bonne. Tout le labeur du ménage, tout le soin des enfants lui furent bientôt d'ailleurs entièrement confiés, la bonne Mme Vibac ayant été très gravement malade durant toute l'année 1821. On eut la joie de l'arracher au prépas ; mais il n'en fut pas ainsi du petit Emmanuel... Atteint de la variole à 7 mois, le cher ange s'envola vers le paradis, au grand désespoir de sa jeune marraine. Les regrets intenses donnés à ce petit frère firent grandir dans l'âme de Palmyre le désir de la vie religieuse qui germait dans son âme depuis plusieurs années déjà, désir qu'elle avait d'ailleurs promis à Dieu de réaliser s'il voulait bien guérir sa mère. Inutile de violent chagrin de sa chère fille, Madame Vibac réussit à y faire diversion en la confiant, pendant quelques années à ses chères sœurs de Lalinde.

La vertueuse Mère n'était point d'ailleurs sans deviner que bientôt sans doute Jésus voudrait faire toute sienne l'âme de Palmyre et elle était heureuse de secouder l'action divine en procurant à son enfant cherie le moyen de bien connaître les obligations de la vie religieuse. Le séjour au couvent fut en effet très salutaire à notre jeune fille. Elle retrouva le courage, l'entraînement, la paix ; elle y savoura les douceurs du divin amour, elle s'y essaya à抄ier la vie de prière, de travail, d'abnégation de ces saintes maîtresses et de plus en plus résolu à se donner à Dieu, elle sollicita bientôt son admission au Noviciat de cette Marthe.

Nos Vénérables Sœurs Thérèse et Cécilienne, attachées à ce lieu dessin, en négocièrent promptement la réalisation et le 1^{er} juillet Palmyre, ayant courausement dit adieu à ses bons parents, va se refermer sur elle la porte du couvent. Ses épreuves de la croix sembleront douces à sa fervente toujours croissante. Très sociable, aimante veillante et fort gaie, une charité très forte, elle était estimée et aimée de toutes ses compagnes. La menait visiblement, en une générosité à lui Dieu. Beaucoup d'asile qu'il lui a donné.

D'abord, Novice ensuite, Palmyre s'abandonna coura-
geusement à la
vigoureuse impulsion imprimee à son âme au grand déhiment de
la nature et de l'amour propre sans esse poursuivis et impulsa-
blement mates. En retour de cette entière bonne volonté notre
jeune fille fut admise à revêtir le saint habit en la fete des
Sts Anges gardiens le 28^e 1875. Dans l'excès de sa joie Palmyre,
devenue S^r Marie Félicie se figura voir le petit Emmanuel
sourire à son bonheur et se presser tout près d'elle avec tendre-
resse pour lui faire comprendre que le Coeur de Jésus les unissait
comme pour toujours. Un an plus tard la profession mit
le comble à l'allégresse de la chère soeur. D'ailleurs le premier sacri-
fice ordinairement imposé à la jeune professe, le départ de
Noviciat fut adouci pour elle, le Chouin devenant dès lors sa
demeure. Elle y resta six ans occupée des petits enfants de
l'Asile. Son amour des pauvres et l'excessive charité de son
coeur trouvaient la matière à un laborieux exercice auquel
elle s'appliqua avec une abnégation absolue et le plus entier
dévouement. En 1882 S^r Félicie passa à l'Ecole des Barris
S^r Georges remplie aussi de très pauvres enfants. Pour ces petits
faubouriens elle fut également pendant 3 ans des soins et
des tendresses de Mère fort appréciées des familles et de la bonne
Marguerite-Marie Lajoumard alors Supérieure à S^r Georges.
Après un court intérim à la Miséricorde de Belvès d'octobre
1886 à avril 1887 Mère Félicie fut envoyée à Lalinde.
C'était déjà son dernier poste. Elle l'occupa 20 ans comme
inferieure et 12 ans en qualité de Supérieure. La vertu domi-
nante en tout ce laps de temps fut la charité, une charité
ardeuse, aveugle, active, sans mesure qui la fit profondément
estimer de tous les membres de la C. de toutes les enfants et
de tous les habitants de Lalinde. On ne prononçait jamais son nom
sans y joindre le qualificatif « bonne » et sur ce point là il n'y
eut jamais de désaccord, quelle que fût d'ailleurs les autres
opinions de ceux qui s'entretenaient à ce sujet. Aussi après avoir
vu la gloire de voir se fermer par décret leur belle école Mère Brigitte
et S^r Félicie trouvèrent-elles moyen de garder un joli groupe de
petits orphelins.

Pendant la guerre le cœur de Mère Félicie lui fournit même
le secret et de transformer sa maison en ambulance et de con-
tinuer ses soins maternels à ces pauvres petits enfants pour le

population d'ailleurs se faisait un devoir de seconder le dévouement admirable de la bonne Mère Félicie et de contribuer à ses œuvres. Le calme retrouvé n'a pas été cher. Mère fut constatée bientôt que sa santé était fort compromise. Il eut fallu beaucoup de repos. Elle n'en fit aucun et continua à se consumer rapidement au service du bon Dieu. Lui, semblait prendre plaisir à abreuver de fiel et de vinaigre cette âme si ardente et si pure et à faire plus lourdes et plus épineuses ses croix. C'était vraiment l'heure de la Passion de cette bonne Mère. Longtemps humble et confiante, elle la subissait sans murmurer dans le plus parfait abandon. Aussi la mesure de ses mérites, étant déjà surabondamment remplie, le Divin époux entra ouvert et brusquement pour elle les portes du Paradis. (Frappée d'apoplexie) Dans la matinée du 8 juin elle entra dans la voie du 10 sans avoir hélas! recouvré connaissance. Sa mort fut un deuil public, et ses obsèques le triomphe de la charité humble et douce. Ses exemples demeurent graves dans les coeurs de tous ceux qui l'ayant connue, n'ont pu se résigner de l'aimer, de la veiller et de la bénir. (10 juin 1919).

Allocution prononcée par M^r. Jammes, maire de Salindres et conseiller général sur la tombe de Mère Félicie.

Mesdemoiselles, Messieurs,

Nous venons de conduire à sa dernière demeure une sainte femme, Vitrac Palmyre, en religion S^r. Félicie, sainte par le sacrifice qu'elle a fait de son existence vouée au soulagement des infortunes humaines, sainte par les biensfaits, par les consolations qu'elle a répandues autour d'elle, par la charité qu'elle a distribuée sans compter à tous les malheureux.

Comme ses compagnes elle a fait le vœu de pauvreté et d'humilité et cependant conservant à cette règle elle a grandi sans cesse et amassé des trésors. Elle a grandi dans l'affection, dans les sympathies cordiales, tous, tout en restant humble, modeste, aimable, elle a acquis une fortune, mais une fortune plus précieuse que l'or, la reconnaissance des populations, au milieu desquelles elle a vécu. Tout en restant pauvre et détachée des biens de la terre.

Nous avions exactement le même âge. Félicie est venue faire venir il ya 3 ans, remplir la mission que sa M^r l'a fait, à l'époque où j'étais moi-même dans la vie municipale. Nos relations n'ont jamais cessé d'être cordiales même dans les moments difficiles et j'ai été le premier admirateur de tout son dévouement, de sa grande charité.

Pousacrant d'abord sa vie à l'enseignement privé, elle se voulut plus tard comme une mère tendre et remplie de sollicitude à l'enfance infirme qu'elle groupa dans celle maison de bienfaisance. Et dans la période si difficile que nous traversons encore, elle a du faire les efforts les plus méritables pour nourrir et entretenir avec les maigres ressources dont elle disposait cette petite famille qu'elle affectionnait.

Rappelons enfin, avec émotion, toute la part prise par St. Felicie dans l'organisation et le fonctionnement de cette ambulance militaire. En patricie, elle n'eût pas à recevoir dans sa maison si hospitalière ces braves gens auxquels la population entière fit fête. Que le souvenir de cette femme de bien reste toujours présent à nos coeurs, souvenir de celles qu'elle a élevées et instruites, de ces enfants qu'elle a nourris, de ces soldats qu'elle a pansés, de ces malheureux qu'elle a consolés. De nous tous enfin à qui elle a monté le chemin d'adoption de la charité.

La tristesse est générale aujourd'hui dans la paroisse de Lalinde, elle assombrit nos fronts et voile nos yeux : les petits enfants ont perdu une mère, les jeunes filles une directrice aimante, les grandes personnes une confidente sûre et discrète, le clergé une sage collaboratrice au bien spirituel et moral qui est l'objet constant de nos soucis. Rappeler la vie toute d'abnégation et de dévouement de la bonne Mère Felicie, c'est en même temps que raviver la douleur de sa brusque disparition, verser dans vos coeurs le baume de la consolation, car la chère défunte nous appartient sans conteste. Originaire de notre canton, presque de notre paroisse, elle fut élevée au couvent de Lalinde, où honorable famille l'y amena à l'âge de 18 ans, elle y vécut durant près de 40 ans, elle y donna son enseignement, y exerça d'abord les fonctions de matresse, puis de supérieure durant 12 ans, elle en fut une part si intégrante que difficilement on le concourt sans elle.

C'est ici que les sœurs Supérieures de la maison St. Felicie et St. Céline la formèrent à la pieté. De là elle passa au Noviciat, le temps de faire ses vœux, de s'initier aux œuvres d'une vie religieuse active et elle nous était rendue. Elle apportait à sa tâche quotidienne outre l'influence de sa valeur morale cette inaltérable patience, cette franchise de caractère, cette imperméable bonne humeur, cette esperance robuste d'un meilleur avenir, qui ne permettait pas au découragement de s'insinuer sournoisement en l'armature de sa foi.

Des difficultés elle en connaît et de bien graves, au cours des tristes événements de ses dernières années, mais elle jouissait au milieu de nous de telles et si unverselles sympathies que bien loin de lui en croire de nouvelles, les autorités locales s'appelleraient benevollement et avec zèle à les écarter au ave de ses désirs c. à. d. en faveur du bien qu'elle voulait et au elle accomplissait, les entraves apportées à sa mission par une législation malheureuse.

La maison, ses élèves, ses officières son ouvrage, lui tenaient à cœur. Dieu sait la force et la douceur ces liens qui l'attachent à ses œuvres. (Non après la table)

Saginaw pour le 3^e volume des Notices

A

Mme Appolonie Crémont
 Mère Angèle Estorquy
 S. Augustine Montazel
 S. Ambroise Desquech
 S. Adeline Létit
 Mère Angèle Marlan
 Mme Angèle Pochet
 S. Adégonde Mme de

 S. Adeline Caolancen

B

450 S. Elisabeth Lentignac
 32 S. Etienne Lejoine
 124 S. Edith Charpentier
 131 S. Eulalie Mezergue
 217 Mère Euphrasie Lamerey
 396 S. Emerance Cheilland
 277 Mère Emmanuel Poroh
 434 Mme Emmanuel Condamin
 ... S. Eulalie Bouray

G

150 S. Gabrielle de Grateceau
 S. Geneviève Baccière
 Mère Germaine Laforgue

C

S. Catherine Fisbee
 S. Constance Garrigou
 Mère Cécile Peytoureau
 Mère Claire Tayout
 Mère Clotilde Laperque
 S. Césaire Audrix
 Mère Céline Dolozon
 S. Colombe Mme Donald

D

S. Domitile Rivière
 S. Darie Chabrol
 S. Dositheé Leyssien

E

S. Elisabeth Lentignac
 Mère Emmanuel Condamin

42

100

143

161

189

198

232

409

436

17

18

H

S. Hedwige Faure
 S. Hélène Dupuis

L

S. Laurence Sabraud
 S. Léonie d'Artensee
 S. Louise Cabanat
 S. Lucia Guitard
 S. Lucie Faugis
 S. Louise Gouyon

I - J.

S. Isidore Job
 Mme Job

S^e Justine Condey

147

M

S ^e Marie de Gonzague Duperreuil	213
S ^e Marthe Longere	95
S ^e Marthe Pouzargue	107
S ^e Mechtilde Fontaliran	203
S ^e M de la Croix Durand	212
Mère Marthe Barjou	257
Mère Marguerite Bussière	270
S ^e Marguerite-Joseph Gaillard	402
S ^e Marguerite-Thérèse de Premontr	411

N

S ^e Nathalène Chaloumeau	389
S ^e Marcelline Bataille	422

G

S ^e Philomène Reclus	64
S ^e Sœur Paulin Donald	420

R

S ^e Rosalie Pasquier	195
---------------------------------	-----

S

S ^e Sébastien Dubois	443
S ^e Scholastique Touch	1
S ^e Stéphanie Dessouigne	38
S ^e Sophie Manière	52
Mère Saignette	53
S ^e Sylvie Laffite	123
S ^e Sizerine David	219
S ^e Charles Laguionie	267
S ^e Sœur Paulin Donald	420
S ^e Sœur Croix Saborderie	116

T

Mère Thérèse Villereal	82
S ^e Thomaïde Roussy	133
S ^e Urbaine du Soulas	

89

S ^e Véronique Buisson	102
S ^e Valérie Léonard	220
S ^e Véridienne Eselavor	264
S ^e Victoire Filressant	428

413
429
451

et cependant, au début de la guerre, elle n'hésita pas à suspendre la vie de sa Communauté pour offrir aux premiers blessés de nos armées un asile, où elle leur prodigua ses soins maternels.

Et maintenant, après l'épreuve et après la victoire, en vue de relèvement moral de la France, elle formait des projets d'avenir, elle avait commencé à les réaliser.

Quelle le Maître qui a rappelé auprès de lui sa fidèle épouse bénir ses desseins inspirés du ciel pour la gloire de Dieu et le salut de son peuple !

Il nous reste une dette de reconnaissance à payer. Vénérions la mémoire de notre chère défunte, prions pour elle. Je ne crains pas que nous manquions à ce devoir, la population de Lalinde à la mémoire du cœur, mais perpétrons-nous de son esprit, entrons dans ses vues, élevons chrétiernement les jeunes générations qui sont l'espoir et l'avenir, et du haut du ciel Mère Félicie sourira aux jeunes mères qui furent ses élèves, car alors elle pourra présenter à Jésus l'innocence de leurs enfants.

13 Juin 1919.

